

## Sully-André PEYRE



# CHOIX DE POÈMES PROVENÇAUX

Préface de Jean-Calendal VIANÈS

## PREFACE

Bien que Sully-André Peyre ait eu, sa vie durant, une importance déterminante sur l'évolution de la Renaissance provençale, il paraît, depuis sa mort, le 13 décembre 1961, avoir été quelque peu oublié. Je ne sais si l'année 1990, qui est celle du centenaire de sa naissance, marquera la fin de cet oubli. Elle est au moins, pour nous, l'occasion de faire un peu de lumière sur la personnalité du grand écrivain et du mistralien, fidèle jusqu'à l'intransigeance, qu'il a été.

Son œuvre strictement littéraire est considérable; elle est, pour la plus grande part, encore inédite en librairie. On peut toutefois évaluer son importance en feuilletant les trois cent quatre-vingt-trois numéros de la revue Marsyas qu'il avait créée en 1921 et qu'il maintint jusqu'à sa mort. Elle est aussi diverse: si S.-A. Peyre était, et voulait être, d'abord un poète (1), il était en même temps un prosateur de grand talent, essayiste, conteur, critique et moraliste, de sorte qu'il apparaît comme un écrivain complet tenté par toutes les formes d'expression et capable d'aborder tous les genres. Il était en outre un épistolier prolifique qui a écrit d'innombrables lettres dont l'étude permettra sans doute un jour de mieux suivre le cheminement parallèle de son activité littéraire et de ses idées en matière de défense mistralienne.

Nous ne nous occupons ici que de son œuvre provençale, la plus abondante et assurément celle où il a mis le plus de lui-même. Aussi bien c'est de la culture provençale que nous nous soucions surtout et, dans ce domaine, l'importance de S.-A. Peyre est primordiale au lieu que, pour ce qui regarde la culture française, elle ne peut être qu'accessoire.

(1) Un poète aux trois sceptres (Gérard Gassiot-Talabot. Les Annales, nouvelle série, n° 163) qui a écrit en provençal, en français et en anglais.

Nous ne nous occupons ici que de son œuvre provençale, la plus abondante et assurément celle où il a mis le plus de lui-même. Aussi bien c'est de la culture provençale que nous nous soucions surtout et,

dans ce domaine, l'importance de S.-A. Peyre est primordiale au lieu que, pour ce qui regarde la culture française, elle ne peut être qu'accessoire.

Pour abondante et multiforme qu'elle soit, cette œuvre garde néanmoins une remarquable unité et, tout en révélant des aspects différents de la personnalité de l'écrivain, elle permet d'apprécier en même temps la constance de l'homme qui est toujours resté fidèle à ses principes, à ses sentiments, à ses croyances et, plus précisément, à l'être qu'il était et que le sort, ou le hasard, avait fait naître dans un lieu et à un moment donnés. S.-A. Peyre disait volontiers qu'il ne croyait ni à la fatalité ni à la prédestination, il admettait cependant que son individualité avait pu être déterminée par des conditions particulières de famille, de race, de lieu, de temps et d'éducation; il n'est certainement pas inutile de préciser quelles ont été ces conditions, dont la connaissance peut permettre de mieux comprendre son œuvre et son caractère, en donnant quelques indications d'ordre biographique.

## RACINES

Les Peyre sont une famille des plus anciennes du terroir des Baux. Il y avait au quatorzième siècle, dans la ville même, un Pèire (Pierre) dit le Lombard; le surnom aurait pu devenir patronyme, ce fut le prénom qui prévalut. Ce Pierre, qui devint Peyre, fit souche; de lui descendit une longue lignée de notables, propriétaires terriens, marchands, notaires, dont plusieurs furent consuls des Baux. Lors de la Réforme, les Peyre, comme bon nombre de leurs compatriotes, se firent calvinistes; ils le restèrent malgré les persécutions dont ils furent l'objet mais durent quitter la ville pour s'établir aux confins du terroir au lieu-dit Mouriès où ils avaient des biens. Quatre siècles plus tard un autre Pierre, qui possédait une maison et des terres à Mouriès et un domaine d'oliviers, de vignes et de céréales à l'entrée des Alpilles, au Destet (2), épousa une jeune fille protestante du Cailar, Emma Soulier; elle lui donna trois fils; l'aîné fut prénommé Sully-André. Il naquit le 9 septembre 1890 au Cailar où, selon l'usage d'alors, sa mère était venue faire ses couches dans la maison de ses parents. Il fut donc un enfant de septembre, tout comme Mistral, qui était né, lui, le 8 septembre 1830 (3).

Tout en refusant de croire aux présages, S.-A. Peyre ne pouvait s'empêcher d'être quelque peu troublé par cette coïncidence et ce n'est certainement pas sans un peu de complaisance qu'il écrivit à propos de Mistral: — Il fut donc conçu pendant l'une des nuits qui précèdent le solstice d'hiver et l'on peut imaginer les obscures lampes à huile, la chambre rudimentaire, le blé de Noël germant dans une assiette selon la coutume provençale et, sous un ciel froid, de limpides étoiles sur les Alpilles (4). Concordance de saison, concordance de lieu aussi car le Destet n'est qu'à quelques kilomètres à vol d'oiseau du mas du Juge, peut-être même concordance de destinée en raison de ces étoiles brillant dans la claire nuit d'hiver et dont la froide et pure lumière devait revenir sans cesse, pendant plus d'un demi-siècle, luire dans l'œuvre du poète avec l'insistance d'une obsession (5).

(2) Destet, déformation de Destré: Détroit — ici, passage entre deux collines.

(3) Louis Bayle, mistralien aussi déterminé que S.-A. Peyre, était né le 10 septembre 1907. Ce hasard est assez étonnant.

(4) S.-A. Peyre, *Essai sur Frédéric Mistral*. éd. Seghers, 1959.

(5) —... Et in Arcadia ego... Celui qui a vécu aussi son enfance et sa première jeunesse dans les Alpilles et sera toujours déchiré entre elles et les Cévennes, envie quelquefois Marie Mauron de n'avoir pas quitté les hautes, les belles collines sur lesquelles il sait comment les étoiles brillent pures dans un air plus léger, comment, aux plus beaux jours la lumière est l'âme même de la mesure. (S.-A. Peyre. *Les Trois Maries*, Marsyas, n° 267.)

A partir de ces concordances, sommes toutes fortuites, un astrologue pourrait peut-être inférer que Mistral et S.-A. Peyre étaient destinés à être des grands poètes; mais S.-A. Peyre ne croyait guère à l'influence des astres et il savait trop bien ce qui le différenciait du Maillanais pour s'enorgueillir, tout conscient qu'il fût de son propre mérite, de cette conjoncture; mais il savait aussi qu'il y avait entre Mistral et lui d'autres analogies plus significatives de race, de milieu et de langue qui lui permettraient d'apprécier subjectivement, et mieux que d'autres sans doute, la vraie valeur de l'œuvre mistralienne. De souche paysanne l'un et l'autre, ils avaient reçu dès leur première enfance l'enseignement naturel des choses, des bêtes et des gens de la terre et, tout comme Mistral, S.-A. Peyre n'eut qu'à écouter et qu'à regarder autour de lui pour emplir son esprit et son cœur d'images et d'habitudes qui, lorsqu'il se fut éloigné de Mouriès et des Alpilles, composèrent, tant qu'il vécut, un monde vers lequel sa mémoire le ramenait sans cesse. De même que Mistral avait regretté d'avoir dû, après la mort de son père, s'éloigner du mas du Juge, de même S.-A. Peyre a gardé jusqu'à son dernier soupir le regret d'avoir quitté le vieux mas familial du Destet qui figurait pour lui une sorte de paradis perdu (6).

(6) Après la mort du père de Peyre, le domaine, exploité par un fermier, resta longtemps indivis entre ses trois enfants; il finit par être partagé et S.-A. Peyre, qui avait gardé pendant de longues années le désir de revenir s'y installer, se résigna, sur la fin de sa vie, à vendre sa part.

## L'ENFANT QUI REGARDAIT PLEUVOIR

Les premières années de S.-A. Peyre furent partagées, à Mouriès, entre la maison des cloches, située à l'ombre du clocher, et le Destet, où, à mesure qu'il grandissait, il allait de plus en plus se mêler aux ouvriers de son père, laboureurs, bergers, journaliers embauchés pour les travaux de saison (7). Il fut, de son propre aveu, un écolier assez peu assidu et, très tôt, un enfant solitaire: — Ai viscu proun soulitari despièi ma neissènço e res de mi gènt se soucità seriousamen de me douna un coumençamen de cultivo.

(Lettre à J.-C.V.\*, 05-04-51.) — Siéu esta educa subretout pèr ma grand e ma tanto Melanio; l'educacioun que me dounavon moun paire e ma maire èro majamen negativo; mai, à Sant-Ro (8), lou proutestantisme avié proun marca. Educacioun incoumplèto, de tout biais. (Lettre à J.-C.V., 26-11-55.) Ascendance et éducation protestantes contre lesquelles l'enfant se rebelle d'instinct mais dont il ne se libèrera jamais complètement, tendance à se replier sur lui-même favorisée par un climat familial troublé (9), dans une certaine mesure même manque d'affection à un âge où l'on en demande le plus; tout cela, qui peut faire naître dans l'âme un sentiment de solitude, explique, en partie, le caractère de S.-A. Peyre, son attitude de refus devant tout ce qui ressemble à une compromission et son intransigeance; mais il y avait aussi en lui une grande capacité d'illusion et une tendance instinctive de révolte contre les événements contraires dont il récusait résolument l'apparente fatalité: — Ço que m'a tengu dins la vido?... Un cop, quand anave à l'escolo di pichot, nous avien di lou matin que lou tantost anarian en permenado, em' acò, vers uno ouro, lou tèms se faguè sourne e plòuguè à bro. Erian asseta sus lou pichot banc, dins l'envans de l'escolo, en esperant l'ouro de la rintrado e regardavian plòure emé l'espèr ninoi que la plueio anavo cala e que la permenado se farié. Crese qu'aurai fa parié touto ma vido, maugrat la perdo dis ilusioun e lou cinisme. (Lettre à J.-C.V., 11-01-60.)

(7) — Li meiouris annado de moun jouine tèms fuguèron, quouro l'oustau de Mouriès estènt invivable, m'enanère vièure au Destet, quouro soulet, quouro emé li gènt dóu mas. (Lettre à J.-C. Vianès, 26-11-55.)

\*Abréviations: J.C.V.: Jean-Calendal Vianès. - E.V.: Elie Vianès.

(8) Quartier de Mouriès.

(9) — Siéu tambèn esta libre e tiranisa. Ai viscu d'annado dins l'oumbro doulènto de ma maire e dins la terrou de moun paire. (Ibid.)

Cet épisode mis à part, il ne semble pas avoir gardé beaucoup de souvenirs de son passage à l'école primaire, qu'il fréquenta d'ailleurs d'une façon assez irrégulière en raison d'un rhumatisme cardiaque dont il souffrit précocement. Mais il avait une passion dévorante pour la lecture qu'il put commencer à satisfaire très jeune chez sa grand-tante, laquelle avait, dans sa grande maison du quartier Saint-Roch, une bibliothèque abondante et recevait régulièrement Les Annales politiques et littéraires. Il put ainsi commencer à se donner une culture un peu hétéroclite peut-être, forcément un peu trop livresque aussi dans les premiers temps, qu'il ne cessa ensuite d'élargir et d'approfondir. Il lui manqua cependant toujours l'assise irremplaçable que donnent des études classiques, une lacune dont il était parfaitement conscient et à laquelle il essaya de pallier plus tard comme en témoigne l'usage qu'il faisait volontiers, dans ses dernières années, des citations latines (10).

On a pu lui reprocher quelquefois son autodidactisme. Ne lui a-t-on pas reproché aussi son protestantisme, dont il s'était pourtant affranchi depuis longtemps? On trouve toujours quelque chose à reprocher à qui se distingue du commun et la différence, l'apparente insociabilité des poètes, et des artistes en général, est souvent considérée comme une espèce d'anomalie, voire comme une tare, en premier lieu par le poète lui-même qui tout à la fois en souffre et s'en enorgueillit: — Ço que m'a belèu sauva dóu niaisige dis auto-didate es aquéu sèns de l' humour, aquelo ironiò qu'ai. Ié deviéu èstre nativamen aclin, sènso lou saupre e souto uno rusco proun espesso d'enfantoulige e de fisanço ninoio.

(10) Je l'entendis un jour demander au philosophe Axel Stern une explication précise de la maïeutique socratique.

Es aquelo irounìo que m'empacho, dins mi criso d'introuspeicioun, de trop me maucoura e de trop me degaia. Mai ai garda tambèn la puissanço di soungé, e acò ajudo forço. (Lettre à J.-C.V., 05-04-51.)  
Puissance des songes! Besoin d'imaginer, c'est-à-dire de créer, ou de recréer, un monde qui a souvent plus de présence, plus de réalité que ce que nous offre la terne existence quotidienne, n'est-ce pas justement cela le fait de poésie?

## POUR DEMAIN IL AMASSE DES FORCES (Elio XX)

Tout solitaire qu'il fût S.-A. Peyre se lia néanmoins, à Mouriès, à peine sorti de l'enfance, avec d'autres adolescents de son âge ou à peu près, et particulièrement avec Elie Vianès (Alàri Sivanet), son aîné de deux ans, alors au lycée de Toulon où il faisait des études qu'il devait interrompre en 1907 pour souscrire un engagement dans l'armée, à Avignon. S.-A. Peyre, qui avait déjà, en 1904, adressé à Mistral, à l'occasion du Prix Nobel de littérature que celui-ci venait de recevoir, un compliment en vers provençaux, commençait à se mêler au mouvement félibréen et à s'intéresser à la poésie; de son côté Elie Vianès, initié par son condisciple du lycée de Toulon Pierre Fontan, en faisait autant. Leur amitié, fondée sur le désir commun de soutenir la cause de la Renaissance mistralienne en même temps que sur une affinité réciproque de sentiments et de pensées devait durer jusqu'à la mort du second en 1948. Ils entraînaient avec eux quelques autres jeunes gens et firent d'abord paraître ensemble un bulletin polycopié d'informations locales, L'Echo de Mouriès qui n'eut qu'une existence éphémère, puis, en 1909, un journal mensuel provençal, La Regalido, qui leur attira la sympathie des jeunes félibres du temps désireux de sortir le Félibrige de la routine où il s'était peu à peu enlisé pour en faire un vaste mouvement populaire en prise directe avec la réalité des faits vivants. Mais, en dépit de l'intérêt et même de l'enthousiasme que les idées exprimées dans La Regalido suscitèrent, les abonnements furent rares et, si ses rédacteurs purent maintenir la publication jusqu'à la fin de l'année, ce ne fut que grâce à l'aide de deux ou trois mécènes comme le félibre Léopold Vidal, de Cabannes, et surtout le docteur Tallet, médecin à L'Isle-sur-Sorgues, qui laissa de bon cœur cinq cents francs, somme importante pour l'époque, dans l'aventure. Une aventure qui apporta pourtant à ses deux jeunes promoteurs une certaine notoriété et leur permit de se lier d'amitié avec d'autres félibres rénovateurs, comme Guillaume Laforêt, Pierre Fontan, Joseph Bourrilly, le gascon Michel Camelat ou Alexandre Peyron, le poète de Lamanon qui, tout en affichant une sorte de complexe de supériorité assez mal supporté par S.-A. Peyre fut, pour celui-ci, un maître en poésie et un modèle (11).

En 1909, S.-A. Peyre avait dix-neuf ans; il avait déjà écrit un certain nombre de poèmes qui, pour la plupart, avaient paru dans des publications félibréennes, La Regalido entre autres et L'Armana prouvençau. Presque tous ceux que nous connaissons (mais il en détruisit ou remania plus tard beaucoup) ont pour thème l'amour, ce qui n'est guère étonnant car à cet âge amour et poésie vont habituellement ensemble, et pour lui, qui semble avoir d'abord aimé pour aimer, l'amour n'était sans doute qu'un prétexte à poétiser (12).

(11) — Dève forço à toun paire (Elie Vianès) que fuguè moun iniciatour à l'acioun felibrenco e à Aleissandro Peyron, que fuguè moun mèstre en pouèsio e que m'ajudè à me deliéura di pounciéu felibren.

(Entretien avec J.-C. Vianès.)

(12) — Te dirai pèr fini que mis amour soun dins un marrit passage: nous sian rèn di de dous jour; l'essenciau es qu'aquéli causo m'ispiron de vers prouvençau; es la pouèsio prouvençalo que n'en proufitara.

(Lettre à Elie Vianès. 18-04-07.)

## LES AMOURS ENFANTINES

Ceux qui furent reçus dans la maison des mûres et des vignes à Aigues-Vives ont gardé de S.-A. Peyre l'image d'un vieil homme amaigri, un peu voûté, à la voix claire encore et au regard étonnamment pénétrant derrière le verre des lunettes, qui les accueillait, même s'ils étaient quelquefois importuns, avec une courtoisie sans défaut. Ils imaginaient peut-être mal que ce quasi vieillard dont ils savaient la santé chancelante, avait été un garçon séduisant, un peu fou, impulsif et ombrageux, impatient de vivre, rêvant de la gloire et avide d'amour, mais aussi vulnérable et facilement renfermé sur lui-même. On ne connaît sa vie sentimentale que par quelques rares confidences, du reste assez souvent sujettes à caution tant il mêlait le réel et l'imaginaire, qu'il faisait à ses amis, et c'est dans son œuvre que l'on peut

le mieux en découvrir les péripéties à condition toutefois de faire la part de la réalité et celle de l'affabulation. Dans *Eliò*, ce poème de sept cents vers écrit à la fin de sa vie, sorte d'autobiographie romancée qui est un mélange de choses vécues et de choses imaginées, on trouve quelques indications sur des amourettes sans lendemain qui ne furent pour lui que des occasions de transposition poétique; ainsi, par exemple, pour la jeune fille qui amassait les rameaux d'oliviers dont il est question dans la laisse VII du poème; elle est la seule dont il nous ait laissé deviner le prénom: — *Avié 'n noum de vitòri, et elle s'appelait en effet Victoire, mais elle n'a probablement jamais su qu'il avait été un jour, ou une heure, amoureux d'elle. De même pour d'autres, rencontrées par hasard, qui ont alimenté ses rêves et auxquelles, la plupart du temps, il n'a jamais osé adresser la parole. C'est que l'idée qu'il se faisait de l'amour et qu'il devait principalement à ses lectures (13) ne s'accordait guère avec la réalité, une réalité devant laquelle, par l'effet d'une pudeur propre aux adolescents sensibles, il éprouvait une certaine appréhension aggravée sans aucun doute par un fond tenace de protestantisme.*

(13) — *Quéti libre tambèn, dins ta tèsto enmascado  
Avien mes un amour de cristau e de lus?* (*Eliò*, IX.)

En fait ses élans amoureux n'étaient pas autre chose que les premières manifestations du désir charnel que connaissent les enfants au moment de la puberté et dont la satisfaction ne peut, au moins pour quelques-uns, plus scrupuleux, être justifiée que si elle répond aussi à une exigence du cœur: — *Tóuti aquéli que l'ideau poun avèn nosto Esterello; lou tout es de la trouba pèr li serre, de mounta voulountous vers elo sènso s'arresta i pastresso que trèvon à miejo-colo.... Crese plus en ges de religioun mai crese à l'amour; i'a de femo qu'aman pèr sèmpe, es lis Esterello; e l'Esterello troubado fau se douna à n'elo coume un prèire à soun Diéu, e pèr sèmpe.* (Lettre à E. Vianès, 24-05-10.)

Cette femme, cette Estérelle, S.-A. Peyre l'avait alors trouvée. Elle s'appelait Juliette Roig et il l'avait connue à Mouriès où elle avait été institutrice; il devait l'épouser le 26 septembre 1911 à Marseille (14), au terme de longs démêlés familiaux car son père, soutenu par toute une nombreuse parenté, avait longtemps refusé son consentement et S.-A. Peyre, à peine majeur mais impatient d'en finir, avait dû recourir aux sommations respectueuses pour lui forcer la main (15).

(14) Mariage civil en présence des deux témoins (Elie Vianès et une sœur de la mariée). Le père de S.-A. Peyre ne fut pas averti.

(15) Pour la tribu de protestants aisés installée solidement à Mouriès depuis des siècles, Juliette Roig, née à Béziers en 1885 d'un réfugié espagnol, était par sa naissance, par son éducation, par son métier, par sa liberté de pensée et de mœurs et surtout par son absence de religion, L'étrangère qu'il était impensable d'admettre dans la famille; en outre elle avait cinq ans de plus que son mari; on comprend les réticences du clan.

Entre temps, il avait quitté Mouriès, en octobre 1909, en laissant à Elie Vianès le soin de préparer le dernier numéro de *La Regalido*, et était allé rejoindre sa mère qui, quelques mois auparavant était retournée au Cailar, chez ses parents, pour échapper à une situation conjugale devenue insupportable (16). Après huit mois d'inaction il entra, le 21 juin 1910, à la Source Périer comme garçon de courses (17) et y resta jusqu'à l'âge de la retraite en gravissant peu à peu les échelons de la hiérarchie jusqu'au poste de secrétaire adjoint du directeur. De son côté Juliette Roig, qui avait elle aussi quitté Mouriès et enseigné quelque temps dans la banlieue marseillaise, fut, après le mariage, nommée au Cailar et s'y installa avec son mari. Lorsque la guerre éclata, S.-A. Peyre, que son état de santé avait fait réformer, voulut s'engager, une première fois à Nîmes, où il fut refusé, une deuxième fois à Montpellier sans plus de succès; en avril 1917 il voulut essayer de nouveau et fut pris, à Nîmes, dans le service auxiliaire, puis bientôt renvoyé définitivement chez lui (18). Il resta donc jusqu'à la fin en marge de la guerre mais en relation constante avec ses amis mobilisés, élaborant avec eux tout un plan d'action pour donner à la Renaissance provençale un élan nouveau.

Si, pendant ces quelques années, il délaissa un peu son œuvre personnelle d'écrivain, il précisa cependant les grandes lignes de la doctrine mistralienne pour la défense de laquelle il devait ensuite combattre pendant quarante ans et en arrêta définitivement les principes.

(16) Elle devait divorcer en 1913.

(17) Au salaire de 60 francs par mois.

(18) — *Ai vougu m'engaja, noun pèr estrambord, mai poudiéu pas supourta l'idèio que tant èron parti, subre-tout tant d'ami, e que iéu restave.*

Il apporta aussi son aide à Joseph Loubet dont *La Gazeto* était un lien entre les soldats provençaux du front en ajoutant à celle-ci un supplément littéraire et en organisant une bibliothèque circulante dont les livres, collectés gratuitement, passaient de main en main dans les tranchées. En 1918 enfin il créa, avec Elie Vianès, Francis Pouzol et Amédée Gambardella, *Lou Secrèt*, bulletin mensuel provençal imprimé où l'on discutait principalement de doctrine félibréenne (19). Dans l'esprit de S.-A. Peyre ce bulletin préfigurait le journal quotidien provençal d'action populaire dont lui et ses amis rêvèrent longtemps et qui ne put jamais voir le jour.

La fin de la guerre et la démobilisation lui apportèrent une déception qui fut sans doute la plus profonde qu'il ait connue: une fois libérés, les survivants, fatigués par quatre longues années de souffrances et par ailleurs soucieux d'assurer leur avenir, oublièrent vite les résolutions qu'ils avaient prises de s'unir pour réformer le Félibrige et il se retrouva seul devant la tâche qu'ils avaient pourtant tous ensemble définie (20). Il se résigna à interrompre la publication du *Secrèt*, qui n'avait d'ailleurs eu que cinq numéros en quatorze mois; il renonça à l'idée du journal quotidien provençal qu'il avait longtemps caressée et sembla abandonner l'action pour se retirer dans ce que d'aucuns appelèrent sa tour d'ivoire. En 1921 il créait *Marsyas*, petite revue bilingue mais où le provençal fit pendant assez longtemps un peu figure de parent pauvre et dont il assumait seul la rédaction et l'administration jusqu'à sa mort, en 1961.

En 1931, S.-A. Peyre et sa femme, plus connue désormais sous le pseudonyme littéraire d'Amy Sylvel (21), quittaient *Le Cailar* pour Aigues-Vives où ils avaient acheté et restauré une maison entourée de vignes et ombragée de mûriers; celle-ci devint vite, pour tous ceux qui, par leurs écrits ou leurs actions, illustraient la Renaissance provençale, un foyer de poésie et un sanctuaire de l'esprit mistralien.

(19) En réalité *Lou Secrèt* fut administré par S.-A. Peyre seul, avec cependant, pour chaque numéro, l'accord de ses trois associés.

(20) — *Auriéu belèu la voio de m'òcupa dóu Secrèt se vous sentiéu emé iéu. Mai es coume se cantave..... Vous l'aviéu toujours di qu'uno fes de retour de la guerro leissarias la Causo en plan... Vous òcupas de vòstis affaire e plus rèn!... N'en farai autant s'un cop siéu proun maucoura.* (Lettre à Elie Vianès, 8-11-19.)

(21) Elle avait commencé à publier dans *Marsyas* des poèmes français d'une fluidité remarquable et que l'on relit encore avec plaisir.

## LES GRILLONS ET LES ETOILES

— *Ai besoun de m'enana dins li vièi rode, à bèu lesi, e de béure lis aigo que ié rajon. Moun enfanço me sono de mai en mai.* (Lettre à E.V., 07-01-47.)

Ce besoin de retrouver ses impressions d'enfant et, avec elles, son enfance elle-même ou, plus exactement, les moments d'insouciance de son enfance, S.-A. Peyre l'a ressenti tout le long de la vie. On le retrouve à maintes reprises exprimé dans son œuvre comme un refrain obsédant à l'aide de quelques motifs majeurs qui reviennent toujours ainsi que les petites phrases d'une sonate sans cesse rappelées sur un mode à la fois triomphal et déchirant. L'épigraphe empruntée à Lucie Delarue-Mardrus et mise en tête d'une laisse d'Eliò (22), prouve qu'il était parfaitement conscient de l'importance que ces premières et inoubliables impressions avaient eues dans la formation de sa personnalité et, dans la grande mesure où son œuvre poétique est le reflet de cette personnalité, dans l'élaboration de celle-ci elle-même. Il avait, comme tous les solitaires, l'habitude de l'introspection:

— *I'aguè quàuqui mes de ma jouvènço mounte me sariéu desintegra en plen à trop me regarda. Ai toujours, pamens, garda l'abitudine de me desdoubla mai ai sachu, en vivènt, me douna en meme tèms proun de sagesso e d'amista pèr iéu pèr pas trop me faire mau.* (Lettre à J.-C.V., 01-10-55.)

S'il n'a jamais éprouvé beaucoup de curiosité à l'égard de ses ancêtres (23), il était toujours inquiet, en revanche, à son propre sujet et peu d'hommes, je crois, se sont autant débattus avec eux-mêmes:

— *Quaucun me descurbira-ti jamai en plen? Sabe dos o tres causo de mis àvi peirenau, praticamen rèn dóu coustat de ma maire... Eredita e educacioun proutestanto, l'envirouno dóu Destet, li vacanço urouso dóu Queila... longo soulitudo... ni paire ni maire, à peno de fraire... me faudrié escriéure mi memòri e tout dire; ai semena quàuqui grano de revelacioun dins mis escri... greiaran-ti?* (Lettre à J.-C.V., 08-10-55). Ces graines n'ont peut-être pas toutes germé mais quelques-unes l'ont fait qui ont donné des plantes et des arbres, des fleurs et des fruits.

(22) — Mais qui donc a jamais guéri de son enfance. (Eliò, III.)

(23) Il citait volontiers ce vers de Vigny: — Si j'écris leur histoire ils descendront de moi.

Il ne semble pas que les séjours qu'il faisait au Cailar pendant les vacances, pour heureux qu'ils aient été, l'aient beaucoup marqué (24). En revanche ses souvenirs du Destet sont restés dans sa tête et dans son cœur jusqu'à son dernier jour. Ce sont des fruits, des fleurs, le jasmin planté le long d'un mur, le grincement d'une poulie, celui d'un rouleau à dépiquer, le crissement des faux dans les blés mûrs, le chant d'une poule qui vient de pondre, le bruissement des roseaux inclinés sur le ravin aride, toutes choses qui frappent les sens d'un enfant des Alpilles pour toujours. C'est aussi le chemin (25) qui, à partir du moulin du Destet conduit, à travers la colline et les bois de pins au vieux mas en ruine de Saint-Jean, d'où l'on commence à voir l'étendue de la Crau, et va jusqu'à Aureille; c'est la source aux buis, sous les peupliers, c'est le chant nocturne de milliers de grillons (26) invisibles qui, pour l'enfant émerveillé, semblait venir des étoiles, ce sont ces étoiles elles-mêmes, musiciennes l'été, froides et pures aux nuits d'hiver, brillant comme des gemmes sur les Alpilles figées. On les retrouve, ces premières et inoubliables impressions, évoquées à maintes reprises dans les plus beaux poèmes que S.-A. Peyre a laissés dont ils constituent l'indispensable substance concrète.

(24) Un de ses premiers poèmes, écrit à 15 ans, avait pourtant pour titre *Moun endré, lou Queila*.

(25) L'ancienne voie aurélienne, que S.-A. Peyre suivait, de nuit ou de jour, pour aller poster à Aureille les lettres d'Escriveto.

(26) — *Noun sabiéu qu'èro vous, oubrié d'un grand art,  
Grihet incounèigu di viho d'enfantuegno  
Qu'emplissias de viouloun li rego d'ou moutard.*

(Choix de poèmes, p. 100.)

— ... *e la niue me respoud*

*'Mé l'aigo, li grihet, li brudo e lou silènci.* (Ibid., p. 108.)

— *E d'ou cant di grihet que retrais l'estelan.*

(Pouèmo de l'enfanço.)

— *Li grihet que sa cantineno*

*Lindo esmou l'estelan.* (Ourfiéu, Mythes, p. 132.)

La vie paisible au Destet, accordée au déroulement des saisons et des travaux, parmi l'enchantement quotidien que pouvait être, pour un enfant enclin à la contemplation la découverte de la beauté du monde et, très tôt ensuite, avec le goût de la lecture, cette autre découverte des ressources du langage, ce furent là les données immédiates et déterminantes d'une aventure humaine exceptionnelle commandée toujours par le souci de transcrire en poésie les contingences quotidiennes.

En même temps qu'il lisait Victor Hugo et *Les Annales*, S.-A. Peyre rencontrait Mistral par hasard, dit-il, dans un Armana provençau qui traînait dans une armoire du mas et où il découvrit *La Fonfòni de l'oustau* (27). Il pouvait avoir douze ou treize ans et s'essayait déjà sans aucun doute à écrire (28); nous ne savons à peu près rien de ses premiers poèmes français, si ce n'est qu'en 1908 il fut candidat sans succès au prix Sully Prudhomme et que le dépit qu'il en eut le fit renoncer pendant assez longtemps à poursuivre dans cette voie (29).

(27) Essai sur Frédéric Mistral, p. 132.

(28) Poème à Mistral, à l'occasion du Prix Nobel 1904. — *Moun endré, lou Queila, Armana Prouvençau*, 1905. Vendèmi, Prouvènço, 07-01-05. *Vot, Prouvènço*, 07-03-05.

(29) — *Ai renuncia coumpletamen à escriéure en franchimand. De pas agué outengu lou pres Suli-Prudhomme (l'ai apres aièr) i'es pèr quicon, mai, enfin, ai renuncia!* Et il ajoutait: — *Se Diéu me presto vido vole auboura à la lengo nostro un mounumen espetaclous de vers, de proso e d'obro de tiatre. E sara aut lou mounumen car ai un mouloun d'idèio, de plan de libre en tèsto...* (Lettre à Elie Vianès, 20-07-08). Il devait, entre les deux guerres, revenir à l'expression française.

Nous connaissons un peu mieux ses poèmes provençaux dont un bon nombre fut publié dans *L'Armana provençau*, dans *Prouvènço*, dans *En Terro d'Arle* et, naturellement, dans *La Regalido*. Nous savons aussi qu'il participait à des concours littéraires félibréens où il obtenait souvent des récompenses (30). En 1908 il avait déjà, annonçait-il, en préparation, une demi-douzaine de recueils provençaux. Il est certain que ces années de sa jeunesse furent particulièrement fécondes mais il détruisit, ou remania, plus tard, beaucoup de poèmes de cette époque; ceux qui furent publiés et que nous retrouvons dans leur version originelle sont, pour la plupart, des pièces dans le goût des félibrées d'alors et témoignent surtout d'une facilité prosodique et verbale étonnante. Dans quelques-uns pourtant il y a déjà la maîtrise d'expression d'un poète-né. C'est le cas, par exemple, de la chanson *Idilo*, publiée en 1909, avec la musique, dans *La Regalido*, ou, mieux encore, du poème *La Messorgo*, en

neuf strophes, daté du 22 mai 1908 et reproduit, après avoir été remanié et amputé d'une strophe dans le numéro 102 de Marsyas et dans Choix de Poèmes, le premier recueil de S.-A. Peyre, édité en 1929 (31).

1909 fut d'une importance décisive pour S.-A. Peyre puisque non seulement ce fut l'année de La Regalido, mais aussi celle de son départ de Mourières et de la création d' *Escriveto* (32), sorte de Louise Labé dont les élans passionnés fussent restés platoniques, qui devait, pendant un demi-siècle, exprimer une ardeur amoureuse jamais satisfaite et qui était peut-être aussi, au moins au début, une figuration de l'Estérelle, de l'amante idéale qu'il rêvait de rencontrer.

(30) — *Anère à la fèsto di Baus. Ié diguère de vers; aguère uno cigalo en vermèi e embrassère la rèino.* (Lettre à E.V., 05-06-07.)

(31) On trouvera dans le choix de poèmes provençaux que nous présentons ci-après la version originale de ce poème.

(32) — *Enventère Escriveto en 1909. Ai crema o repres li proumié pouèmo malurousamen publica dins Vivo Prouvènço, La Regalido, En terro d'Arle (aqui emé de courreicioun de Marius Jouveau). As degu t'avisa que, despièi mié-siècle, Escriveto a pas cessa d'escrèure lou meme pouèmo.*

Il y eut certainement, dans cette invention d'*Escriveto*, une part de supercherie et Mistral lui-même, qui avait écrit à Mademoiselle *Escrivette* à Aureille pour la complimenter s'y serait laissé prendre si sa lettre ne lui avait pas été retournée avec la mention: inconnue à Aureille (33). Mais ce qui n'était alors qu'un jeu dans lequel S.-A. Peyre engageait seulement sa précoce virtuosité de rimeur devint vite une nécessité intérieure, un besoin d'extériorisation sentimentale tellement puissant qu'*Escriveto* eut l'apparence d'un personnage distinct, d'une Eve tirée de la chair et du cœur du poète et qui finit par échapper à celui-ci pour vivre sa propre vie, tout en exprimant avec son désir d'amour celui de son créateur (34). Elle est, en fait, comme une réplique féminine d'*Eliò* et le décor qui les entoure l'un et l'autre est celui-là même qui est abondamment décrit dans le *Pouèmo* de l'enfanço, que l'on trouvera au début de ce recueil, le paysage dans lequel S.-A. Peyre a vécu ses jeunes années et dont il avait toujours la présence à l'esprit (35).

(33) Mistral avait pris la précaution d'adresser une note au facteur des Postes d'Aureille: — Prière de me renvoyer la lettre ci-incluse si la personne qui signe *Escriveto* est inconnue à Aureille. Ce facteur était le grand-père du regretté Gabriel Courlet, lauréat du prix Mistral en 1962, qui avait conservé la carte et en fit don à S.-A. Peyre à l'occasion du 1er janvier 1961. (Aimablement communiqué par M. Claude Julian.)

(34) Un psychanalyste pourrait analyser ce dédoublement qui fut, dans une certaine mesure, une libération de tendances contradictoires. Je dois toutefois rappeler ce que S.-A. Peyre, qui avait une haute idée de la fidélité dans l'amour, disait d'*Escriveto*: — *Es pas uno bacanto; ni meme uno mestresso: vòu èstre uno mouié e demando qu'acò.*

(35) Les poèmes d'*Escriveto* sont, pour la plupart, inédits en librairie.

S.-A. Peyre avait tenté de les publier, une première fois, en 1910, sous le titre: *L'Orto pourpalo* avec une frontispice et des illustrations de Léo Lelée, puis, de nouveau, après la première guerre mondiale, sous un titre moins symboliste: *Lou libre d'Escriveto*. C'est seulement après sa mort, en 1963, que sa veuve fit paraître, aux éditions Marsyas (Imprimerie Peladan, à Uzès) *Escriveto e la Roso*, un choix restreint des meilleures pièces. En ce qui concerne la première tentative, S.-A. Peyre, qui s'était imprudemment engagé avec l'imprimeur Seguin, d'Avignon, en signant une traite de 310 francs, fut tiré d'affaire par Elie Vianès, qui parvint à obtenir l'annulation de celle-ci.

*Escriveto* n'a pas été le seul ni même le premier pseudonyme derrière lequel S.-A. Peyre se soit dissimulé; un an plutôt il avait ajouté à son nom, suivant la coutume félibréenne le qualificatif *felibre di pantai*, puis, presque en même temps, il avait signé *Jan de la Vau-Longo*, que l'on retrouve encore dans les premiers numéros de Marsyas. Bien plus tard il devait inventer *Jaume et Beaumone Vivarés* (36) et *Jean Sylvestre*. Il inventa aussi *Eliò*, cet inconnu qui lui ressemblait comme un frère; il essaya d'imiter, avec un certain succès, *Charloun Rieu l'inimitable*, et il a donné à tous les personnages mythologiques qui lui ont fourni des occasions de poèmes quelque chose de lui-même, de telle sorte qu'ils sont tous plus ou moins des reflets de sa personnalité multiple. En ce qui concerne son œuvre française il a eu aussi recours au même procédé de dédoublement et inventé un certain nombre de personnages qui sont censés correspondre chacun à un aspect particulier de sa personnalité (37): *Reine Hermengarde*, *Claire Delune*, *Irène Grandehorme*, *Elie Arden Pluris*, *Ulysse Dampierre* et enfin *Charles Rafel* dont les papiers contribuèrent grandement, après la dernière guerre, au succès de Marsyas (38).

(36) — *Tre nosto arribado à Albussière me sentiéu pas despàisa... Faguerian la counaissènço de Jaume Vivarés dins li darrié jour de nòsti vacanço. Aquel ome qu'avié jamai vist Marsyas ni mi recuei me semblavo coume un bessoun, pas de cor mai d'èime e de sentimen.*

(Lettre à J.-C. Vianès, 09-01-48.)

(37) — *Belèu cadun de mis escais-noum es esta uno óbligacioun pèr miés marca que siéu homo multiplex. (Lettre à J.-C. Vianès, 01-12-61.) — Me sènte, de fes, d'estofo pèr cènt vido o, miés encaro, pèr l'eternita, dins tout l'espaci... Vese pas la semblanço que i'a entre d'escais-noum felibren mai o mens ninoi e pretencious e li pouèto o pouètesso qu'ai fa viéure e que m'acoumpagnon... Siéu pas Diéu (e encaro: tout ome es Diéu) mai Diéu a pas fa autramen quand a crea lou mounde. (Entretien avec J.-C. Vianès.) Mais il ajoutait: — Siéu pas soulamen double mai multiple e ai agu ni la forço ni lou biais de causi, entre mi persounalita, aquelo qu'auriè pouscu triounfla!*

(Lettre à J.-C. Vianès, 08-10-55.)

(38) L'origine de ce dernier pseudonyme révèle un goût précoce pour la supercherie: — *Quand ère jouine, à dès-e-nòuv, an aviéu coumença un raconte francés; l'eros èro Charles Rafel, i'avié uno chato anglèso, miss Maud, emé Edent, emé sa gouvernanto. (Entretien avec J.-C. Vianès.)*

Il y avait, c'est certain, quelque puérité et quelque artifice à se réfugier ainsi derrière des personnages imaginaires, qui font d'ailleurs assez souvent double ou multiple emploi, toutefois, et nous restons dans le domaine provençal, si Suli-Andriéu Peyre et Jan de la Vau-Longo ne sont guère dissociables, Jaume Vivarés et son double, ou son complément, féminin Bèumouno et surtout Escriveto sont bien des créatures distinctes qui représentent chacune un aspect de leur créateur dont elles possèdent, et c'est leur seul point commun mais il est important, le langage poétique. Pour S.-A. Peyre, en effet, c'était toujours de poésie qu'il s'agissait, au premier chef. Dans son Essai sur Frédéric Mistral il écrivait: — Qu'est-ce donc que la poésie dont la seule présence impondérable est la raison d'être du poème? Il ajoutait:

— Une œuvre peut être grande sans poésie, le poème existe organiquement. La poésie le transcende. Et il concluait ainsi: — La poésie est une sémantique. Ce qui est tellement discutable qu'il se reprenait aussitôt: — N'est-elle pas aussi une divination, la révélation de ce qui pourrait être? Il aurait tout aussi bien pu écrire que la poésie est une tentative pour exprimer l'inexprimable et s'en tenir là; mais il s'était trop nourri de Hugo et, s'il avait découvert Mistral presque en même temps, la concision de celui-ci n'avait pas pu lui faire oublier la facon de celui-là avec laquelle sa propre facilité d'écriture s'accordait d'ailleurs assez bien. Il connaissait aussi quelque peu les parnassiens, Sully-Prudhomme en particulier et, mieux encore, les symbolistes, Samain, Maeterlink, Verhaeren, etc. (39).

(39) — *Quand ère jouine recercave li mot: vespéral, pèr du soir, albe pèr blanc. Aviéu trop legi li simbouliste. (Lettre à J.-C. Vianès. 20-08-59.)*

Il ne s'est jamais délivré complètement de ces influences et son admiration pour Hugo et Mistral ne s'est jamais démentie (40); curieusement il paraît avoir été plus influencé, même dans son œuvre provençale, par le premier que par le second; c'est peut-être en raison de la fécondité hugolienne, dans laquelle il retrouvait, toutes proportions gardées, quelque chose de la sienne propre (41), en raison aussi de sa propension à considérer, comme Hugo, toute chose du point de vue littéraire et à l'utiliser comme matière poétique (42).

Bien qu'il ait été, toute sa vie, tourné vers le dehors et qu'il ait toujours prôné, pour lui-même et pour les poètes provençaux qu'il a révélés, l'universalité de l'expression, il semble être resté quelque peu indifférent à l'évolution de la poésie moderne et à ses avatars; il admirait Mallarmé et surtout Valéry et il a ouvert les colonnes de Marsyas à des poètes français comme Georges Lafourcade et Emmanuel Lochac qui étaient, dans la ligne valéryenne plutôt des faiseurs de beaux vers que des poètes véritablement inspirés; mais il n'a guère été parlé, dans ce même Marsyas, des surréalistes, d'Apollinaire, de Claudel, de Toulet par exemple qui furent ses contemporains.

(40) Hugo sans fin. — Hugo que l'on trouve partout où l'on arrive, — Mistral sans fin, c'étaient des formules qu'il répétait souvent.

(41) S.-A. Peyre disait volontiers qu'un poète est grand par la quantité de beaux vers qu'il écrit et qui est proportionnelle à l'abondance de son œuvre. Mais il avait un certain goût pour les paradoxes.

(42) Il avait l'habitude de garder sous la main ou dans sa poche un carnet dans lequel il consignait tout ce qui lui venait à l'esprit et pouvait être littérairement exploitable. Il avait ainsi, au fil des années, amassé un nombre considérable de notes dans lesquelles il puisait à l'occasion des sujets de poèmes et, plus largement, des observations ou des aphorismes pour les papiers de Charles Rafel.

Tout convaincu que l'émotion poétique ne peut naître que d'une révélation de l'indicible et que cette révélation est transmise selon des modulations rythmiques particulières, il a peut-être trop eu la superstition du beau vers bien construit et bien rimé, harmonieux, sans doute par ses proportions et ses sonorités mais trop bien agencé justement pour susciter l'émotion élémentaire, organique qui est le signe de la véritable poésie (43).

Il a cependant laissé de très beaux poèmes où la puissance de l'inspiration fait oublier la recherche quelquefois excessive de la perfection formelle. La plupart des poèmes d'Escriveto sont de ceux-là, ainsi que les chansons de Jaume et Bèumouno Vivarés. Proumetiéu, Palinuro, Ourfiéu, Eliò, sont de grandes œuvres; malgré quelques longueurs Dafnèio en est une aussi. D'une façon générale ses poèmes français, Hercule par exemple, que Gaston Bachelard admirait tant (44), nous touchent moins profondément que ses poèmes provençaux; c'est qu'ils procèdent plus de l'intelligence que de la sensibilité et que l'habileté formelle ne peut suffire seule à provoquer le choc émotionnel que nous attendons de la poésie.

(43) — Le rôle de la rime dans le vers, sa puissance d'incantation, ce qu'elle apporte au miracle du fond et de la forme, toutes ces choses sont suscitées par le langage... Les vrais poètes se servent des choses qui sont avec l'aisance des dieux, les rimailleurs les utilisent comme des chiffonniers. (La Branche des Oiseaux p. 155.)

Son obsession de la rime l'a quelquefois conduit à des licences assez étonnantes: c'est ainsi, par exemple, que la rime à pervenco (pervenche) est fervenco, néologisme ou plutôt barbarisme mis pour fervènto (fervente), que les adjectifs pòussous et pensatiéu deviennent pòussierous et pensierous, autres barbarismes, pour rimer ensemble, que muio, du verbe muia (mouiller), rime avec lui-même aux sens respectifs de mudo (mue) et mueio (mare), que assaupre devient assèmpre pour rimer avec sèmpre.

(44) Mais Bachelard admirait Hercule à cause de la perfection de la forme: — Dans Hercule la beauté de la forme éclate de toutes parts et ne voyait pas qu'elle masquait les défaillances de l'inspiration. (Une partie d'une lettre de Bachelard a été mise, en guise de préface au recueil Mythes publié en 1964, éd. Marsyas.)

Aussi bien S.-A. Peyre, dans les moments d'extrême lucidité où il se regardait sans concession, en était parfaitement conscient: — *Mi pouèmo francés vènon trop cerebrau. I'a qu'Escriveto, Vivarés e Sivèstre que me sauvon! me* dit-il un jour. Cela tient d'abord, sans aucun doute au fait que le provençal, plus jeune et plus riche en termes concrets, convient mieux que le français, façonné depuis longtemps par et pour le maniement des abstractions, et donc davantage intellectualisé, à l'évocation des images sans laquelle il n'y a pas de poésie. Mais c'est aussi parce que, pour S.-A. Peyre il a été le langage de la première enfance, de la connaissance immédiate, par les sens, de l'univers qui l'entourait et qu'il l'a entendu, et parlé, bien avant d'apprendre à l'écrire (45). Si, par ses lectures, il avait assimilé assez rapidement le français littéraire dont toutes les ressources lui devinrent familières, le provençal était resté pour lui le langage originel et toujours privilégié (46). Il a grandement contribué, par l'usage qu'il en a fait en poésie, à l'illustrer. Il en a aussi défendu, avec une foi inébranlable, la légitimité contre les attaques des uns et la passivité des autres pendant plus d'un demi-siècle.

### MISTRAL SANS FIN...

Dans le même temps que S.-A. Peyre commençait son apprentissage poétique il s'intéressait à la Renaissance provençale et au Félibrige, qui en était le moteur. Il adhéra au Flouregé, l'école félibréenne d'Avignon, où le capoulié Devoluy faisait alors la loi et poussa Elie Vianès à y adhérer aussi.

(45) Pour S.-A. Peyre comme pour quelques provençaux de la génération suivante, qui certainement ont été les derniers à avoir cet avantage, le provençal a été véritablement la langue du berceau, la langue entendue et parlée quotidiennement dès l'enfance, celle de la connaissance sensible, concrète, immédiate et inoubliable de l'univers natal.

(46) En revanche ses écrits en prose française sont sans défaut, non seulement ses articles de critique ou de doctrine mais surtout ces trois contes moraux qui ont été publiés: — Le Grand-Père que j'ai en songe, Colombier et Miralinde dans lesquels le style et les idées sont parfaitement accordés.

Celui-ci, qui avait quitté le lycée de Toulon, s'engagea en 1907 au 58<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Avignon (47); désormais les deux amis allaient combattre ensemble pendant dix ans pour la défense de l'idéal

félibréen et pour la réforme du Félibrige qui leur semblait avoir perdu cet idéal de vue et s'être endormi dans la routine des banquets et des parloles dont ne sortait rien de positif. C'est dans cet esprit que, avec quelques autres félibres (48), qu'ils avaient convertis à leur volonté d'action, ils fondèrent en 1908, au cours d'une réunion tenue dans les ruines du château de Romanin, L'Escolo dis Aupiho et qu'ils firent paraître l'année suivante La Regalido. Si le ton du journal, dont la présentation était calquée sur celle de Prouvenço (qui devint ensuite Vivo Prouvenço), dirigé par Devoluy et Jules Ronjat, était encore dans le goût félibréen (49), l'ambition de ses rédacteurs était de susciter un réveil de la conscience provençale dans le peuple des villes et des campagnes, ce que le Félibrige avait toujours négligé de faire. Ils pensaient, avec quelques autres, que Devoluy pourrait rénover celui-ci et le délivrer du parisianisme qui le détournait de sa mission. Les événements de Saint-Gilles et la démission du capoulié mirent fin à leurs espoirs. Puis S.-A. Peyre quitta Mouriès pour Le Cailar, La Regalido s'éteignit faute d'aliments et L'Escolo dis Aupiho cessa d'exister.

Toutefois les deux amis restèrent en rapports étroits. Ils n'avaient pas renoncé à leurs idées ni à leur volonté d'agir pour les faire triompher; mais il leur fallait se faire entendre et avoir une publication; il fut d'abord question de ressusciter La Regalido (50); puis ils revinrent à l'idée d'un journal quotidien entièrement rédigé en provençal, une idée qui n'était pas nouvelle puisque, en 1907, dans une adresse aux membres du Flourege, S.-A. Peyre disait déjà: — *Quouro auren dous o tres journau quoutidian...* (51).

(47) Non pour l'amour de l'uniforme mais pour être au cœur du mouvement félibréen.

(48) Entre autres le docteur Raymond Tallet dont l'expérience évita à ses jeunes amis bien des erreurs.

(49) La Regalido organisa le 25 avril 1909 une felibrejado avec court d'amour à Mouriès, au château de Servanes.

(50) — *Vos-ti me baia touto latitudo pèr enança uno nouvello Regalido?* (Lettre à Elie Vianès, 18-04-10.)

Pour insensée que cette idée pût paraître, S.-A. Peyre l'avait mûrie longuement et il ne doutait pas qu'elle fût réalisable (52). La guerre venue il parvint à convaincre un certain nombre de ses amis et de ses correspondants, tels Francis Pouzol (53), Amédée Gambardella, les gascons Michel Camelat et d'autres, et réussit même, par l'entremise de Madame de Flandreysy, elle-même endoctrinée par Elie Vianès, à y intéresser Jules Charles-Roux, peut-être alors le seul capable, grâce à sa compétence, à ses relations et à sa fortune, de réaliser une telle entreprise. La mort de celui-ci, au mois de mars 1918, remit tout en question et le projet dut être, encore une fois, remis à plus tard.

(52) — *Ai aperiaqui tóuti lis entresigne pèr lou journau quoutidian... Escríeurai belèu à Tallet pèr saupre ço que penso d'un tau pres-fà de journau.* (Lettre à Elie Vianès, 13-05-13.) — *Me fai gau que tu tambèn recounègues que pouden pas faire sènso journau quoutidian. O Diéu! baio-nous noste journau quoutidian!* (Ibid., 14-12-15.)

(53) L'opinion de S.-A. Peyre sur Pouzol était, dans les débuts, assez péjorative: — *Te membres pas de Pouzol, istitutour e felibre, enfant nascu d'un paire galejaire? Ai pòu que siegue trop un d'aquéli felibre que soun esperfors pèr lou prouvençau se borno à mespresa lou francés.* (Ibid., 13-11-15.)

— *Iéu crese que Pouzol, se lou vers tant l'amuso*

*Déurié dins soun sa, fauto de tiradou,*

*Li garda pèr n'en faire un flame cremadou*

*Au bèu jour d'uno pas plus bello que sa muso.*

— *Aquéli quatre vers valon meme forço mens que li siéu.* (Ibid., 20-08-16.)

Il devait rapidement faire amende honorable et, tout en continuant à penser que Pouzol était un piètre poète, apprécier, avec la chaleur de son amitié sa foi dans l'avenir de la langue, son ardeur à la défendre et sa sincérité.

En attendant, S.-A. Peyre, Elie Vianès, Pouzol et Gambardella firent paraître Lou Secrèt, bulletin mensuel dans lequel les principes de ce qui devait être, assez longtemps après, la doctrine de défense mistralienne furent discutés et définis. On en connaît l'essentiel: la Renaissance provençale, concrétisée par la création du Félibrige en 1854 et consacrée en 1859 par la publication de Mirèio, procède du seul Mistral dont le génie a fait une langue d'un idiome, une langue qui, par droit de chef-d'œuvre, est appelée à devenir la langue de culture de tout le pays d'oc, tout comme le toscan est devenu, grâce au génie de Dante, la langue de culture de l'Italie. Tout de suite S.-A. Peyre et ses amis se heurtèrent à l'opposition obstinée des dialectaux, qui contestaient le droit de chef-d'œuvre et réclamaient pour leur idiome provincial et même local, le droit à l'expression écrite; ce qui était, bien évidemment, incompatible avec la nécessité d'unification de la langue, nécessité dont la majorité des félibres étaient

conscients, sans toutefois le proclamer ouvertement. Les résistances les plus vives vinrent du Languedoc et surtout de Montpellier, où des félibres pourtant lucides comme Pierre Azéma et Louis Bonfils (Fihòu) refusaient de laisser la langue mistralienne supplanter leur parler local, oubliant qu'elle avait été haussée en gloire par les œuvres de Mistral et que cette circonstance fortuite mais historique était un sérieux obstacle à leurs prétentions campanilistes. Il y eut entre les uns et les autres un échange de correspondances sans grands résultats. Puis Lou Secrèt publia la Letro à Fihòu qui, bien que Devoluy en eût approuvé les arguments, ne convainquit que les convaincus. La mort de Louis Bonfils, tué sur le front en avril 1918, interrompit la polémique. Celle de Pouzol, tombé le 28 septembre de la même année, laissa ses trois amis en plein désarroi.

Au début de l'année 1919, S.-A. Peyre, qui s'estimait sous-payé et exploité, envisagea de quitter la Source Périer et de trouver une situation plus lucrative qui pût lui permettre d'assurer le financement d'une publication à grand tirage. Il eut, entre autres projets, ceux de cultiver le domaine familial du Destet, de créer une entreprise commerciale, de reprendre la librairie Roumanille à Avignon et même de s'expatrier en Angleterre. Aucun d'eux n'aboutit. C'est un peu en désespoir de cause que, deux ans après la disparition du Secrèt, en 1921, il commença à faire paraître Marsyas dont il devait assurer, seul, la publication jusqu'à sa mort. Pendant assez longtemps, s'il y eut dans Marsyas des poèmes et quelques articles sur la littérature provençale, puis, à la veille de la dernière guerre, en novembre et décembre 1938, les Lettres à Joseph Sol sur le Félibrige, de Louis Bayle, la littérature française y eut la plus grande part. En 1942, devant une tentative de main-mise sur la revue de la Légion, S.-A. Peyre en arrêta la publication. Elle reprit en 1946 et dès lors la littérature provençale et les articles de doctrine mistralienne y dominèrent; en raison de l'apparition d'écrivains provençaux de valeur que Marsyas révéla en présentant leurs premières œuvres, en raison aussi de l'extension prise par la propagande du mouvement occitan devant laquelle la plupart des félibres restaient étrangement passifs et que S.-A. Peyre fut alors à peu près le seul à combattre (54).

En 1946, sur l'initiative de Pierre Julian, président du comité du Museon Arlaten, fut créé le Prix Mistral de littérature provençale; S.-A. Peyre, nommé pour ainsi dire d'office membre du jury, se refusa, ce qui ne l'empêcha pas de jouer ensuite le rôle de grand électeur et de faire écarter les candidats occitans, dialectaux ou mistraliens trop médiocres à ses yeux pour être couronnés. En 1948, il fit paraître, à ses frais, *La Branche des Oiseaux* (55), plaidoyer en faveur de la langue mistralienne, écrit en français pour toucher un public plus étendu, dont l'argumentation est étayée par un nombre important de citations de divers auteurs et dans lequel, disait-il, le problème de la langue est posé sans équivoque; cet ouvrage lui valut en manuscrit le Prix Mistral pour 1947, qu'il accepta, non pas pour le profit (10.000 francs de l'époque) mais comme une caution en faveur de sa thèse (56).

(54) — Pense au Secret, à la letro à Fihòu, i'a vint-e-sèt an d'acò! Restère soulet e m'endourmiguère; es lis oucitan de vuei que m'an reviha! (Lettre à J.-C. Vianès, 05-06-45.)

(55) — *S'aviéu pas agu la gripo lou manuscri de la La Branco dis Aucèu sarié à l'estampage. Mai aquelo gripo me fai pòu e apiande à me desfaire de cènt milo franc au mens se dève toumba malaut.*

(56) — *Aviéu besoun dóu Pres Mistral, pas tant pèr li dès milo franc mai pèr faire endòussa La Branco dis Aucèu pèr uno jurado que, mau-grat li dire de Julian, es felibrenco.* (Ibid., 15-03-49.)

Il eût pu, comme il l'avait fait longtemps, rester à l'écart et se contenter de prêcher la doctrine sans intervenir dans ses applications; il choisit l'action et commença par réintégrer le Félibrige (57), avec la ferme intention de le rénover et de l'organiser, car, disait-il, ce qui a toujours manqué au Félibrige c'est une organisation efficace. Un de ses premiers soucis fut de barrer la route aux occitans, et aux dialectaux et il intervint chaque année lors des élections au Consistoire pour que soit maintenue une majorité de majoraux mistraliens, sans jamais être candidat lui-même; mais, s'il y réussit à peu près toujours, il se rendit vite compte que ces victoires n'étaient que provisoires et qu'il fallait sans cesse recommencer le combat; en outre quelques-uns de ses amis, qui tenaient le Félibrige pour un poids mort encombrant, le pressaient de s'en éloigner et le mot schisme fut même prononcé: — *Me secuton pèr un acamp ounte l'on assajarié de crea un autre Felibrige o Mistralisme.* (Lettre à J.-C.V., 31-08-52.) — *Se parlo mai d'un chisme. E vène d'escrièure à Julian e à Teissier pèr ié dire coume lou veiriéu: afourtissènt lou principe de la soulo lengo prouvençalo pèr dre de cap d'obro e proun souple pèr que meme li fougnaire poscon se i'arramba.* (Lettre à J.-C.V., 08-05-54.)

(57) — *Me siéu fa escrièure au Felibrige... èro necite, que trop de gènt me reprouchavon de parla de deforo.* (Ibid.)

Le 9 septembre 1954 eut lieu à Arles, au Museon Arlaten, une réunion à laquelle participèrent une trentaine de félibres provençaux et où S.-A. Peyre exposa un plan de défense mistralienne qui fit

l'unanimité. Ce plan prévoyait comme première mesure l'indépendance de la Maintenance de Provence, projet devant lequel le capoulier d'alors, Frédéric Mistral neveu, présent à la réunion, se déroba, en promettant toutefois de donner une réponse ferme pour la Toussaint. Après son départ il fut constitué sans attendre un Comité de Salut Mistralien (58) qui devait rester secret jusque-là. Le 31 octobre on se réunit de nouveau (59). A l'issue de la délibération Charles Mauron fut désigné pour organiser la réforme que l'on voulait faire. S.-A. Peyre ne put cependant pas obtenir une réponse nette sur la question, pour lui essentielle, des dialectes et reprit dès lors comme il l'avait annoncé, quelque distance, à la fois pour marquer sa réprobation et pour laisser les mains libres à Charles Mauron avec lequel il resta pourtant en étroits rapports et auquel il garda sa confiance (60). Mais Charles Mauron se heurta vite à la force d'inertie des félibres, aggravée chez beaucoup par des soucis d'ambition personnelle et de mesquines jalousies de clocher ou de chapelle; S.-A. Peyre, qui lui avait en quelque sorte confié publiquement la tâche de la Défense mistralienne, ne manquait pas de suivre de près son action et de lui adresser ses observations, qui étaient quelquefois des quasi remontrances, ce que Charles Mauron, qui avait par ailleurs d'autres activités et notamment la charge, partagée avec Camille Douguin, du Prouvençau à l'Escolo, supportait d'assez mauvais gré, et, en fin de compte, le projet de réforme si bien préparé fit long feu.

(58) Ce comité comprenait: Bruno Durand, Pierre Julian, Louis Malbos, Pierre Millet, S.-A. Peyre, Léon Teissier, Charles Rostaing.

(59) — *Sabe pas ço que se passara dimenche en Arle... Crese bèn que me retirarai se pode pas óuteni:*

1) *l'acord sus li principe, sènso óublida la questioun de dialèite;*

2) *l'acord sus l'ourganisacioun, sènso óublida la questioun essencialo dóu finançamen.* (Lettre à J.-C. Vianès.)

(60) — *Mauron es lou soulet capo poussible.* (Ibid., 31-12-54.)

Malgré ses ennuis de santé (il vécut pendant ses dernières années sous la menace d'un accident cardiaque qui pouvait l'emporter à tout moment, et qui, en effet, l'emporta le 13 décembre 1961), S.-A. Peyre continua de lutter sans répit, dans Marsyas et surtout par de nombreuses lettres, d'une part pour conserver une majorité mistralienne au consistoire félibréen (61) et, d'autre part, pour dénoncer la mauvaise foi de la propagande occitane. Il se rendait pourtant bien compte de ce qu'il y avait d'incomplet dans cette action: — T'ai souvènt di que ço que vouliéu empacha, es l'invasioun dóu counsistòri pèr lis oucitan, que farien, un cop qu'aerien la majourita, recounèisse un Felibrige oucitan. Adounc moun acioun a rèn de pousitiéu, es touto negativo. Mais il ajoutait: — *Es Mauron, lou sabes, qu'a d'abord liga l'Aparamen mistralen au Felibrige, avans de leissa toumba aquel aparamen mistralen.* (Lettre à J.-C.V., 19-11-57.)

En fait lui-même, tout en sachant qu'il n'y avait rien à espérer du Félibrige (62), n'a jamais, pas plus que Charles Mauron, pu se résoudre à couper complètement les ponts avec lui; il en eut pourtant plusieurs fois l'occasion, en particulier lorsqu'il fut question, sur la proposition de Pierre Julian, de faire du Museon Arlaten, création de Mistral et co-héritier pour moitié de ses revenus littéraires, un foyer de culture provençale, ce qui aurait pu être un moyen efficace de faire obstacle à la montée de la propagande occitane, en contournant l'inertie félibréenne (63).

(61) — *Malaut que malaut ai recoumença de me batre pèr lou Pres Mistral e tambèn pèr lis eleicioun counsistourialo.* (Ibid., 07-11-57.)

(62) — *Lou Felibrige fai pas e empacho de faire.* (Ibid., 25-02-49.)

(63) Le Groupement d'Etudes Provençales, créé quelques années auparavant dans la même intention et rapidement investi par les félibres, n'eut qu'une durée trop limitée pour que son action puisse répondre aux intentions de ses fondateurs. S.-A. Peyre, qui n'avait pas obtenu les assurances qu'il demandait sur le problème des dialectes, avait refusé d'y adhérer.

Se serait-il laissé convaincre de participer activement à l'entreprise, comme le souhaitaient ses disciples les plus résolus?

La disparition prématurée de Pierre Julian, dont S.-A. Peyre fut profondément affecté, le 20 octobre 1957, ne permit pas de le savoir. Mais il aurait probablement refusé (64). Il avait trop, depuis trop longtemps, l'habitude et le goût de la solitude pour se résoudre à aliéner, si peu que ce fût, sa liberté d'action: — *Ai refusa d'ùni risco coumun mai ai pres lou mai grand qu'un ome posque prene: la soulitudo, de tau biais que se perde perdrà en plen, mai se gagne ganharai dins un triounfle d'autant mai grand e que dèura rèn i coumproumessioun.* (Lettre à J.-C.V., 07-08-46.)

Son intransigeance, son refus instinctif de ce qu'il appelait des compromissions, son irritabilité qu'il ne maîtrisait pas toujours, son égocentrisme et, en même temps, le sentiment de doute qu'il éprouvait quelquefois à son propre égard (65), tous ces traits de son caractère n'avaient pas d'autre origine que ce penchant pour la solitude dont il connaissait parfaitement les effets pour les avoir analysés au cours de ses fréquentes crises d'introspection car un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même (66). Seulement, sa solitude, quoi qu'il ait pu en dire, il ne l'avait pas choisie; elle lui avait été donnée, à la fois comme une grâce et un tourment, et c'est lui qui avait été choisi pour elle.

Était-ce seulement à Mistral que S.-A. Peyre pensait en intitulant les trois derniers chapitres de son Essai sur Frédéric Mistral, Solitude de l'animateur, Solitude dans la vie, Solitude dans la mort ou bien aussi à lui-même?

(64) Il accepta pourtant, en 1957, d'entrer dans le jury du Prix Mistral. Mais c'était parce que Pierre Julian l'avait, avant de mourir, désigné pour lui succéder.

(65) — *Pèr aro siéu las à noun plus, à bout de curso e ai despièi longtèms, maugrat d'aparènci de reüssido, la founso impressioun d'uno vido avourtado de tóuti li biais.* (Lettre à Jean-Calendal Vianès. 08-10-55.)

(66) J.-J. Rousseau (Les rêveries du promeneur solitaire).

Comme Mistral il était un poète, et celui qui, le premier, a ouvert la voie au renouvellement de l'expression provençale, comme Mistral encore et plus que lui peut-être, mais d'une façon moins olympienne, il a énoncé les principes d'une doctrine dont on conçoit mal qu'elle ait pu être combattue tellement elle paraît légitime. Mais pas plus que Mistral il n'était un organisateur (67). Il lui eût fallu pour l'être sortir de son refuge et se mêler au siècle; ce n'était pas compatible avec son état de poète ni avec celui de prophète. Aussi bien l'organisation de la Défense mistralienne reste à faire. Mais n'est-il pas maintenant trop tard?

**Jean-Calendal VIANES.**

(67) — Mistral n'avait que la poésie... il n'était pas un conducteur de peuple, pas même un organisateur. (S.-A. Peyre, Essai sur Frédéric Mistral, p. 157.)

## I - POUËMO DE SULI-ANDRIÉU PEYRE

### JAN DE LA VAU-LONGO

#### POUËMO DE L'ENFANÇO

As pas proun camina pèd descaus dins li draio,  
Au mié de ço qu'atrivo, au mié de ço qu'esfraio,  
Vers lou mas de Sant-Jan dins li róumio afoudra,  
Quand ères lou pichot que s'estouno e varaio  
E porto lou secrèt de ço qu'un jour voudra.

Mèmbro-te dóu sablas, di pin e de la colo  
Emai d'aquelo font sout li pibo e li bouis,  
Que souleto, l'estiéu, dins lou gaudre regolo,  
E tout lou saupre escur que vèn avans l'escolo,  
Au mié de ço que chalo, au mié de ço que nousis.

Mèmbro-te di mióugrano e dóu vòu dis abiho  
E di flour sènso noum, emai dóu jaussemin,  
Dis estello que soun uno lus de fremin,  
D'entresigne d'espàci au cresten dis Aupiho,  
De la luno d'ivèr que lou vènt desabiho;

Dóu pastre que s'envai dins lis aubo d'estiéu  
E que vèi, en mountant au cimèu di vièi mourre,  
Uno vilo expandido enaurado de toure,  
Que luis à soulèu leva. Tout èro tiéu,  
Mai aviés pòu de vèire e d'entèndre e de courre.

E pamens es aqui, vira vers lou miejour,  
Sus aquéli touret que douminon la plano,  
Que deviés counsacra ta jouvènço e ti jour,  
Quand li fare, daiant la soumbrou abelano,  
Couchavon à ti pèd li desir pèr toujour.

Acò, noun lou sabiés encaro, enfant de soungé;  
T'aplantaves alor, gaire liuen de toun mas,  
Sus 'no pèiro, un to d'aubre; aviés pòu dis ermas,  
Aviés pòu de la mort, sabiés rèn dóu vieiounge;  
E culissiés à peno uno amourò i roumias.

Restregniés dins li man, dins lis iue, dins l'ausido,  
Lou tresor di rebat, dis aigo, di caussido,  
E dóu cant di grihet que retrais l'estelan,  
Dins l'espàndi dóu jour, dins l'eterne de l'an,  
Sènso saupre. L'enfanço es pancaro gausido,

Mai un long amarun sèmpre que mai te vèn  
D'agué pas proun tasta lou vièi pan ni li frucho  
Proumierenco, ni l'aigo à la font en bevènt,  
D'agué mau counneigu lis ilusioun aducho  
Pèr l'oumbro, la belour, la souleso e lou vènt.

## FELICITACIOUN AU MESTRE FREDERI MISTRAL

Felibre prouvençau aprene 'mé plesi  
Qu'aves lou pris Nobel: poudien pas miés chausi;  
Cantaire de Vincent, cantaire de Miréio,  
De soun paire Ramoun é de Tavèn la viéio,  
De Nerto, Calendau, dou Rose majestous,  
De la Prouvènço enfin. Grand ome voulountous,  
Quand anavo péri la bello parladuro,  
Libre é fier sias vengu. La lengo encaro duro,  
Quau l'a sauvado? És vous. La liro a trefouli  
E souto vòsti det li vers sount espeli,  
Avès canta l'amour, la joio, la jouvènço,  
Canta tout ço qu'es bèu sous lou cèu de Prouvènço,  
Per fissa lou parla di brave 'mé di fort,  
O mestre saberu, avès fa lou Tresor,  
Founda dins la cieuta di fiho tant poulido  
L'ideau Muséon, qu'aqui soun reunido  
Li relicle d'antan dou païs dou soulèu  
E qu'avès proupousa de l'agrandi bèn lèu.  
O felibre immourtau, pèr voste grand merite  
Avès gagna lou pris é vous n'en felicite.

Note: Nous devons la communication de ce texte, écrit par S.-A. Peyre à l'âge de quatorze ans et dont nous avons respecté l'orthographe, à l'obligeance du regretté M. Pitra, maire de Maillane, décédé le 9 septembre 1989, et à celle du poète Charles Galtier, conservateur du Musée mistralien de la même ville.

### LOU MEDAIOUN

Sus un tros de vièio telo  
I'a d'esquisto broudarié  
Que soun dóu siècle darrié,  
D'auceloun, de flour d'amelo...

Es gausido, se desfielo,  
Ié vèn de taco darrié  
E pamens m'agradarié  
De mouri ansin coume elo

Dintre lou sen vierginèu  
Coulour de roso e de nèu  
De la chato que la gardo

Coume un brèu e, d'escoundoun,  
De tèms en tèms la regardo  
E l'aflouro d'un poutoun.

(Li sèt beloio, 1908.)

### LA MESSORGO

De qu'èi que dins l'aire varaio,  
De qu'èi que canto dins li sorgo,  
De qu'èi que trèvo dins li draio?...  
Es l'eterno e siavo messorgo,

La messorgo de pouèsio  
De pantai e de farfantello  
Que dins li floureto bresihò  
E trefoulis dins lis estello,

Es lis encantarelli manso  
Que soul lou pouèto pòu crèire,  
Que soun dins li jouini roumanso  
E dins li sourneto di rèire,

Es la lus de l'Ideau, lume  
Qu'esbrihaudo dins la sournuro,  
Es lou sourgènt que sara flume  
E qu'à la se jamai s'aturo.

Es l'enavans, es l'alegranço,  
Es l'estrabort que fai la lucho,

Es l'ilusioun, es l'esperanço  
Dins un rai de soulèu aducho,

Es ço que nautre, pantataire,  
Cercan, que la vidasso enfêto,  
Es lou trelus escandihaire  
Que d'un pacan fai un pouèto,

Es la mauno que nous fai viéure  
Quand la grando fam nous abramo,  
La Muso que nous fai escriéure,  
Li vers que gisclon de nosto amo.

O messorgo, messorgo fado,  
Messorgo amourouso e divino,  
Ilusioun que nous sian fargado,  
Caro ilusioun manso e belino,

O tu que cantes dins li sorgo,  
O tu que trèves dins li draïo,  
Bèn tant te crèiren, messorgo,  
Que te faren veni veraïo.

(22-05-1908.)

## IDILO

Que disié l'amourous à la bello amourouso  
E qu'èi que respoundié la jouvènto au jouvènt  
Noun sai car s'espandien si paraulo courouso  
Sus lis alo dóu vènt.

S'èron fa tóuti dous un nis dins la verduro  
Pèr escoundre i regard lou fiò de sa baudour;  
L'estiéu beluguejavo e touto la naturo  
Cantavo à soun entour.

Lou vènt èro lougié: en passant dins lis aubre  
Mesclavo la cansoun di fueïo e dis aucèu  
E de nivoulet blanc coume de flo de maubre  
Se bressavon au cèu.

E de vèire toumba, d'amount, sus li campèstre  
E sus li vigno d'or li rai dóu soulèu caud,  
I vergié subretout, aurias cresegu d'èstre  
Au vièi païs gregau.

S'entendé de bouié qu'aguiavon soun couble,  
Cracineja au soulèu la terro dis ermas;  
Se vesié peralin mounta sus li restouble  
La fumado d'un mas;

E s'entendé peréu de cant rau de galino,  
E lou brut di daioun segant li blad rousset  
E lou bresihamen dóu canié que se clino  
Au bord dóu gaudre se.

Tout: lou vòu dis eissame i baragno flourido,  
La douçour de l'aureto e la terro en cremour  
Sout lou fais dóu soulèu de joio alangourido  
Counvidavo à l'amour.

La chato s'abandouno au jouvenome qu'auso,  
Un satire escoundu risié dins un cantoun;  
Noun sai ço que disien mai sabe aquelo causo:  
Que se soun fa un poutoun!

(La Regalido, 1909.)

## CALABRUN

Li calabrun d'eila soun mai siave; lou vèspre  
S'enchalo de mouri davans tu; la calamo  
En davalant di colo apasimo li prado,  
L'ouro lènto amudido à l'ourizount pantaio;  
Uno mauvo lusour emplis lou cèu, lis aubre  
Fan redire à si fueio un plagnun de fatorgo...  
Li calabrun d'eila soun mai siave...

Lou tremount se blesis coume uno roso inmènso;  
Sèmblo qu'uno man palo escampiho alor, subre  
L'angòni dóu jour las is orto vesperalo,  
Lou dòu d'un amanèu de vióuleto; ti labro  
An tasta la sabour di regrèt, sourgissènto  
Dóu fum malancouniéu di remèmbe, qu'en l'auro  
Sèmblo qu'uno man palo escampiho.

Es ta presènci puro e toun amo de soungé,  
E l'amour de toun cor, amigo, qu'abelisson  
Lou falimen de l'ouro au flar triste, e lis ànci,  
Coume de dindouletto à ras di camin sourne,  
Flourejon vers toun front grèu de peno... Redises  
Moun noum, preguiero vano au silènci que grèvo  
Lou falimen de l'ouro au flar triste.

Li calabrun d'eici sarien plus bèu, se i'ères,  
E se poudian, un vèspre, óublidant, esvalido,  
La soulitudo palo e lis espèro longo,  
Pèr li draio que van vers lis oundro.  
Lou mirage fali dóu sero, e faire raubo  
Di darrié rai dóu jour e dis estello primo,  
Pèr li draio que van vers lis oundro.

Mi labro te dirien li causo que vos saupre,  
E ma candour d'enfant retroubado... Pèr faire  
Uno sorgo d'amour de ma voues nouvelàri,  
Auriéu dins lou resson esmougu di paraulo  
Uno liuencho douçour estounado. I long rode  
De pauso silencioso entendrian encaro  
Uno liuencho douçour estounado.

Lou campèstre desert es la grando orto fèro  
Di roumanin, dis espi blu, di ferigoulo,

Que soun amo enançado en parfum dins lis auro  
Mouto dóu pausadou de la colo. Li pastre  
Fan d'un touret que brulo un mount-joio de flamo.  
E restarian aqui fin qu'à l'aubo. Ah! venguèsses!  
E restarian aqui fin qu'à l'aubo.

Mai, dins la mort di vèspre, aliuença, l'amour triste  
En un meme linçòu ensepelis pèr sèmpe  
Li glòri dóu pounènt e lis ouro perdudo,  
Au clar dis escabot que tindino. L'ïue mouisse  
Regardo à l'avalido, e fasèn pèr nous jougne  
Un long raive enganiéu de partènço impoussiblo...  
Languisoun! Calabrun sus lis amo!

(1909.)

### SE NOSTI BRAS UNI...

Se nòsti bras uni relevavon un jour  
Lou jaussemin d'enfanço au frountau de la porto,  
Davans lou mas perdu, contro lou mounde sour!

Souto lis auciprès, gardo sereno e forto,  
I'a d'erbo embausè mado e de vièi mióugranié,  
E lou prat que se rambo entre lou gaudre e l'orto.

De vióuleto, au tèms nòu, flourisson li canié;  
La colo à niue falido apielo lis estello.  
Aqui t'ai esperado, aurre tout m'estragnié.

A la clau de ti man lou tèms se despestello.

(1910.)

### DINS LI COLO E SUS LI SERRE...

Dins li colo e sus li serre,  
Que trèvon li pastour,  
Pèr ta raubo anarai querre  
De ferigoulo flourido  
Au soulèu coumbourido,  
Qu'embausèmon alentour.

Jouvènt, en menant l'araire,  
M'an emplì de festour  
Lis Aupiho e lou terraire;  
E l'estelan que s'apielo  
I cimo de si pielo  
Esbrihaudo la vastour.

Se l'amour es un rèi-mage,  
Caminant 'mé lentour  
Vers un grave bonur maje,  
Es li terme dóu cadastre,  
Li mount-joio di pastre,  
Que l'adraion sèns bestour.

(1909.)

### REPREN TA RAUBO BLANCO...

Repren ta raubo blanco e davalò dins l'orto.  
Pèr li camin marrit mi pèd soun matrassa.  
Li jour de vuei voulien noun me leissa passa;  
Pèr l'acóurchi d'aièr ai retrouba la porto.

Lou jardin d'autre tèms, flouri de roso e d'île  
Es qu'un pantai ninoi d'enfant que sian esta,  
Mai de-bado li jour an vougu m'arresta,  
Li soungé m'an dubert, dins lou vèspre tranquile.

Repren ta raubo blanco e dins l'orto davalò,  
Me veiras davans tu coume antan me clina;  
Recouneiras alor — ai long-tèms camina —,  
La roupo di vièi jour, sourno sus mis espalo.

(1911.)

### LIS ACACIA JOUINE...

Lis acacia jouine espèron ta vengudo;  
Dins la draio dóu vèspre un mirage camino:  
Ta presènci de iéu sourgido coume un glàri;  
Li blancour espargido alin soun de ta raubo;  
E, dins lou soungé van de t'avè pèr coumpagno,  
Li camin an moun ombro e l'ombro de toun ombro.  
O trevanço! grevanço! e dins la niue masiero  
Ta vesioun dins ma vido, e tu liuenchenco encaro.

Li man, sèns li man qu'un moumen an tengudo  
— S'un jour douminavian lou sort que nous doumino? —  
Soun vuejo, e soun pamens pesarudo d'auvèri;  
Lis estello soun mai soulitèri que l'aubo:  
Lou cèu esterle a ges d'erbo pèr esto eigagno;  
L'espandido entre nautre es uno grandò encoumbro.  
Espèro sèns fin de vesprado pariero,  
'Mé lis acacia, 'mé ti man e ta caro.

(1910.)

## AURIÉS-TI PÒU D'ANA...

— Auriés-ti pòu d'ana dins la niue sènso lume  
Ounte li pensié mort soun de trèvo d'esglai?  
Li tenèbro an creissu coume l'aigo d'un flume  
Quand li bléugi nevié soun orre de desglai.

Ta lumiero e ta nèu memamen se prefoundon  
Dins lou tèms que deslamo, e la mar e la mort  
Reçaupon is aven e de noun-rèn fegoundon  
Ta soubro de remèmbe e lou van de toun sort.

— Anarai dins la niue que s'estello sèns noumbre,  
'Mé li regard d'enfant, au païs de moun brès,  
Vers lou mas blanc encaro après li jour souloumbre,  
Vers la pinedo, lis aubero e li ciprès.

Aquelo vau estrecho a recampa ma vido,  
E moun amour que ié grandiguè d'espèr-se.  
Moun enfantuegno trèvo, estounado e ravidò,  
E li plour de la font redimon mis iue se.

(1923.)

## UN AUTRE NOUVELUN...

Un autre nouvelun caresso lou campèstre,  
E fai giscla li flour.  
Mai la voio, moun cors, t'abandouno à grand dèstre,  
E te perdes que mai dins la lus e l'ampour.

Quand auras couneigu, dins lou retour eterne,  
Gaire mai de sesoun,  
Toumbaras, abena, vers l'oublit sènso terme,  
A tras lou tèms que duro e li causo que soun.

Gaire enchau, cors pourri, que te mudes sout terro,  
E remountes i jour  
Dins la sabo de l'aubre o l'aigo que s'esmérò  
E que lindo flouris i labro de l'eissour,

Se rèn de toun desir e se rèn de ti soungé  
Ressuscito de tu,  
Se de ta vido pauro e de toun court vieiounge,  
A ges d'àutri parié, tout demoro perdu.

Car tout ome es unen; n'i'a ges dóu meme mole,  
Ni dóu meme secrèt.  
Sus lou bord dóu noun-rèn que toun amo tremole,  
Incouneigudo meme au mai vèr di regrèt.

## T'ENANARAS...

T'enanaras dins li restouble,  
O tu qu'as jamai meissouna,  
Mai que tis an se comton double  
De ço qu'as semena.

Quand li jour deja demenisson,  
T'enanaras vers lou tremount,  
Emé ti desir que fernisson,  
E la glòri d'un noum.

T'enanaras, las, e mai paure  
Qu'aquéli proumés à l'óublit,  
E soubrara de tu rên aurre  
Qu'un noum ennivouli.

## AN BELLO A S'AVANQUI...

An bello à s'avanqui pèr Camargo e pèr Crau,  
En evoucant li rèire e li diéu e la mort,  
Empacharan jamai que lou làngui te vèngue  
De ta souleto vido e de ti jour d'enfanço,  
E que ta soulitudo amansigue lou vènt.

Qu'uno barco de santo ague trouva lou grau,  
Emé l'èime crestian fisançous à soun bord,  
Qu'un gardian pensatiéu sus la gacho se tèngue  
Pèr miés vèire la raço à travès li trevanço,  
Mentre que lou salant amarejo lou vènt;

Qu'un pastre o qu'un bóumian dins sa jargo o si trau,  
Doumine sus li code e se crèigue mai fort,  
E, reguergue, belèu, di gigant se souvèngue,  
Mentre qu'un jour de mai vers lou toumple s'avanço,  
E que sèmpre fernis la bauco dins lou vènt; —

Que t'enchau? Siés aqui, davans lou grand mirau  
Dóu tèms e de l'espàci e jamai rên te sort  
De tu, de toun rebat, pèr que miés te counvèngue  
Un estrange destin de manco e de grevanço,  
E ta glòri s'esperd dins lou soungue e lou vènt.

## NON NOBIS...

### I

O Mèstre qu'ai à peno couneigu  
Dins l'oustau de Maiano e dins moun èime,  
Ai pres ma part d'aquéu lengage lèime  
Que mai que de Prouvènço vèn de tu.

Ai pres ma part de toun obro abelano,  
La part qu'ai facho miéuno à moun sicap;

Sus un camin que m'as pas indica  
M'adraie davans iéu, liuen de Maiano.

Mai cade jour lou coumprene un pau miés,  
Lou secrèt de toun obro e de ta vido,  
E, d'uno visto mens esbalauvido,  
Vese lou cristau linde que tu siés.

En subre di gouvèr e sènso glàvi,  
Dins lou terraire enclaus fidelamen,  
Lou sounge escrèt vrai eternamen,  
L'as deliéura pèr toun engèni sàvi.

Au mié de ço que mor, o, renadiéu,  
Torno, as marca lou necite e l'essènci,  
E, davans ti pouèmo e ta presènci,  
An di qu'aviés la calamo di diéu.

Mai quau dira ta soulitudo vasto,  
Entre lou parangoun que t'ères fa  
E lis impedimen de toun prefa,  
Dóu cèu qu'entoumplo à la terro que gasto.

Toun silènci respond, ti cant peréu:  
L'animatour es sèmpe soulitàri;  
Largo à l'agrat dóu mounde e de si pàri  
Soun obro, e n'a que se-meme pèr éu.

## II

O Mèstre, en m'enanant liuen de Maiano,  
Ai apara lou Dre de Cap-d'Obro, ai,  
Sènso vèire la fin de moun travai,  
Contro la fe sèns obro e l'autro engano,

Apara la Prouvènço, qu'es de tu,  
Lou tresor que lis astre n'en soun l'òrri;  
Mai sabes pas, dins toun linçòu de glòri,  
Que sèns ges de repaus me siéu batu.

Moun ouro vendra lèu. La tiéuno rèsto.  
Li niais, lis arlandié, m'an aqueira.  
Vese en pantai lou triounfle gueira  
Mentre que res desfasié ma proutèsto.

D'ùni m'an ajuda, d'ùni trahi;  
Tout se rejoun dins li jour de Setèmbe.  
Belèu sarai que l'ombro d'un remèmbe;  
L'eterne pèr lou tèms es envahi.

Nunc dimittis in pacem. Vaqui l'ouro.  
M'enanarai pas voulountié, pamens;  
Luchaire las que la mort tèn d'ament,  
La voio dins moun èime encaro aflouro.

Auriéu vougu teni, coume inmourtau,  
Pèr apoudre un coumbat sus tant de lucho,  
Revèire li sesoun, de flour, de frucho,  
L'arc de triounfle avans l'estré pourtau.

Basto! L'eterno, es pas toujours li meme  
Que l'an. La mort sèmpre nous enebis;  
Acò 's ansin; e sèmpre Non nobis...  
D'autre vendran, meme avans que m'estreme.

(Janvié de 1955.)

### **L'ENFANT JOGO EME LIS ESTELLO...**

L'enfant jogo emé lis estello  
Dins lou grand relarg de la niue;  
Lou cèu es uno canestello  
De flour, qu'envèssò sus li piue.

L'enfant escouto sout lis aubre  
Li roussignòu e li grihet,  
E s'estouno davans li maubre  
Que soun nus e soun famihié.

L'enfant se trobo, dins l'abounde  
De l'amplitudo e di sesoun.  
L'enfant recoumenço lou mounde,  
'Mé li miracle e la resoun.

### **AQUELO CANSOUN...**

Aquelo cansoun, te sèmblo que vèn  
De forço mai liuen que l'aigo e lou vènt.

Te sèmblo que vèn dóu founs dis espàci,  
Dóu coumençamen di long tressimàci.

Mai vèn que de tu, d'aquéli founsour  
Ounte, amoulouna, caupon li vièi jour,

E mounte deman e l'amaro glòri  
Se coungreion vuei pèr d'àutri memòri.

### **LOU JARDIN...**

Lou jardin de l'enfanço es un jardin sauvage  
De mióugrano esclatado e de chartrouso en flour.  
S'après mié-siècle ié fasiéu un roumavage,  
Ié troubariéu plus rèn qu'un estras de labour.

L'aigo, pèr un rigòu, ié venié de la servo;  
L'avié de roussignòu perdu dins li ciprès,  
D'abiho, de tavan, un pous, de vièi gerlo,  
E moun estounamen. Li destrùssi l'an pres.

Lou jardin de l'enfanço es uno mescladisso  
De dos orto qu'aviéu à moun coumençamen;

L'autro dins l'abandoun enca s'emparadiso,  
Uno morto belèu ié trèvo tendramen;

Dins aquelo un lausié sus lou pous ombrejavo,  
— Mai sabiéu rèn alor di nerto, di lausié.  
L'an cremavo en avoust e pièi se refrejavo.  
Moun silènci d'enfant, i'avié res que l'ausié.

### APRÈS DE MILENÀRI...

Après de milenàri dins l'escur,  
Uno amo se reviho e se remento,  
Oublidado, perdudo, i fundamento  
De la vido, de l'obro e dóu malur.

— Quant i'a de jour que ma vido es passado?  
Es que la mort a leissa quaucarèn  
De moun desir, de si gèst aparènt:  
Ma voio lasso e ma joio estrassado?

Di long travai toujours recoumença,  
E di grand chaple, e di vèspre tranquile?  
I'a-ti plus rèn que se taise o que quile,  
I'a-ti plus res? I'a plus que de pensa,

Dins l'estrechun de l'oumbro e de la pèiro,  
Presounié de l'eterne, que noun saup  
Se l'auro de la mar, pleno de sau,  
O se la plueio, e la vitro que guèiro,

Soun encaro un alen, uno tristour,  
O se la terro es uno luno morto?  
De que s'enauro au rode de la porto,  
E de que s'amoulouno? E la mistour

D'aquélis ur de pas e de relèime,  
Quouro i'a plus d'espàci ni de tèms,  
Quouro la vido à la gràci se tèn,  
E que lou cors es uno flour de l'èime.

Es lou desvèi d'un mort incouneigu,  
Un soungé dóu noun-rèn, qu'estouno encaro,  
Estènt que vuei, liuen de ço que s'encarro,  
Uno musico a davala dins tu.

(1947.)

### LA CAMBRO DI MIRAU

La porto s'èro clauso e la poudian plus vèire,  
La cambro avié plus rèn dis èstro de l'oustau;  
Semblavian embarra dins un toumple de vèire,  
Paret, sòu e poustan, tout n'èro que mirau.

Dins lou miraiamen que sèns fin s'esperduro,  
Menant sèmpre mai liun d'impoussibli liunchour,  
Vesian, eros fada d'uno estranjo aventuro,  
Nosto caro mesclado à la caro di jour.

Li passado e li liò revivien dins l'image,  
La coustànci noumbrouso e l'innoumbrable infert,  
Lis angòni de l'amo, emé li bonur maje,  
Clarour d'un paradis perdu, rebat d'infèr.

La fenèstro, lou sero, ounte regnavo un lume,  
E lou proumier adieu silencious e blanc;  
Lou pounènt sus la mar, e li flar dins lou flume,  
E l'ouro fugidisso, e lou signe treblant.

La calanco, e li pin de la colo marino;  
La mountesoun dins lis invesibli rousié;  
Li jour vuege de tout e que la mort doumino,  
Coume s'au founs de nous noste cros se fousié.

Li vèspre e li matin d'espèro o de partènço;  
Lou relarg de la Crau, li trelus de l'estang;  
La noblo languisoun mai fèro que l'ardènço,  
En remèmbe fidèu dins li rode restant.

E d'ùni fes, dins lou trafè, dins lis escande,  
Dins l'envirouno de la vilo, noste esglai;  
Li camin, li carriero, ounte noste amour cande  
S'adournavo d'alis, se trencavo de glai.

E revesian tóuti lis ouro di tèms nostre,  
Dins la lumiero di mirau bèn coumpassa  
Pèr fin que de tout las noste amour se ié mostre  
'Mé la durado e la presènci dóu passat.

Li rode revivien, emé li pountannado,  
Flar di jour, ombro claro o souloumbro di niue;  
Li founsour s'emplissien dóu tablèu dis annado,  
— Tremoulant à travès li lagremo dis iue.

Trevavian dóu regard un país sènso terme,  
Renouvelant à l'infini sis ourizount  
Sènso que jamai rèn li restregne e li ferme.  
Nous enclausènt bèn miés qu'uno estrecho presoun.

E vouguerian alor veni vers la fenèstro,  
Duberto sus li paísage famihié,  
Vers lou deforo, lou deman, l'óublit, — menèstro  
Ounte aièr l'amo se mudavo o s'endourmié.

Mai la fenèstro èro perdudo, antau la porto;  
La cambro di mirau se durbié soulamen  
Sus lou resourgimen di causo jamai morto,  
Que poplon noste imparaulable isoulamen.

Coumprenguerian alor lou necite e l'essènci,  
De nosto vido ounte l'amour s'es enaura,  
E pèr toustèms soun incoumparablo presènci,  
— Amo eterno di jour —, l'amo nostro l'aura.

## II - CANSOUN CHARLOUNENCO

### AS CRESEIGU...

As creseigu que t'aviéu oublidado,  
Tu que jamai pousquère te mena  
Dins moun oustau. Quant de cop t'ai cridado  
Tras la souleso ounte siéu abena!  
Au vièi mirau i'avié rèn qu'uno caro,  
E la taulo es trop grando, emai lou lié;  
L'oulo se caufò mens que se mascaro.  
Ai perdu ma tendresso e ma foulié.

Lou vai-e-vèn dis obro e de la peno,  
Li jour que s'amoulounon sus li jour,  
Li causo vano e li batudo pleno,  
E li cansoun que me tènou toujours,  
E la vido toujours recoumençado  
A l'endavans dóu saupre e de la mort...  
Siés uno trèvo au founs de ma pensado,  
Siés un regrèt dins la car e lou cor.

Es plus besoun que de tu me souvèngue:  
T'ai facho miéuno autant que li camin,  
Que lou cantoun monte fau que me tèngue,  
Que li ciprès que gardon lou jardin;  
Autant que moun araire e lis eisino  
E que lou got monte beve la font,  
Que la garrigo e li tousco d'éusino  
E lou vièi gaudre e li pèiro dóu pont.

Touto dins iéu, touto dins lis enforo,  
Ço que m'escapo e ço qu'es rèn que miéu,  
E creses, tu, que siéu, dins ma demoro,  
Un oublidou, tranquile coume un diéu?  
T'oublidarai pamens, acò lou sabe,  
S'un cop siéu plus qu'un noun-rèn dins un trau...  
Moun inutile amour jamai l'acabe  
Emé lou tèms que viro sus la Crau.

### ALIN DARRIE CASTEU...

Alin darrié Castèu  
Dins uno coumbo masco,  
Dessouto un pinatèu,  
Lou bèu dilun de Pasco,  
Un pastre me disié  
Soun amour e sa vido  
E tant bèn lou fasié  
Que n'ère esbalauvido:

— Quand revène au pourtau  
'Mé li fedo paissudo  
Voudriéu dins l'oustau  
Uno femo biaissudo  
Qu'ague tout arrenja  
Pèr flouri moun desaire,  
La taulo pèr manja  
E lou lié pèr nous jaire.

De fes lou jour es long  
Au soulèu, à la chaumo,  
La lus, sus lou Trebon,  
Sèmblo traire d'escaumo  
Coume se la clarour  
Ero uno grand sereno;  
Me vèn uno amarour  
Que te farié proun peno.

L'estelan famihié  
Fai uno grand sinfòni  
Qu'es pas la di grihet  
E nimai dóu favòni;  
Es quaucarèn de mut  
Que m'emplis de musico,  
Mai, chato, sariés, tu,  
Moun pan e ma melico.

Lou pastre me tenié;  
En aguènt fa li crido  
Lou tèms que counvenié  
Lou prèire nous marido;  
Eu m'adus amoundaut  
Au pendis dis Aupiho,  
Dedins un paure oustau  
Que toumbavo en douliho.

Aguènt au det l'anèu,  
L'avié la vièio jasso  
Touto pleno d'agnèu.  
Ah! coume lou tèms passo  
Quand sias amourousi,  
Uno chato em' un pastre  
E lou soulet soucit  
Que fai ferni lis astre!

Dins la toumplour di Baus  
L'avié rèn qu'un aubire.  
M'imaginave un pau,  
De tant entendre dire,  
Li causo de l'amour,  
Mai lou pastre m'emporto  
Jusqu'à l'aubo dóu jour  
A tras tóuti li porto.

Despièi aquelo niue  
E despièi aquelo aubo  
Ma vido es dins sis iue  
Sa vido es dins ma raubo.

De fes, sus l'aigo-vers,  
Regardan la planuro...  
Ai mes dins aquéu vers  
Tout ço que nous benuro.

### LI VERS DE LA CHATO D'AURIHO...

Li vers de la chato d'Auriho  
Saran toujours dins moun auriho  
E di roso lou parfum  
Lou counèisse miés que degun.

Un jour dins lou jardin d'Auriho,  
Entre la Crau e lis Aupiho,  
Me diguè tant sa fernisoun  
Que despièi n'ai de fernisoun.

Es lou soulet jardin d'Auriho  
Emé de tihòu plen d'abiho,  
Sus lou mitan un vièi pesquié  
Que caresso lou vènt inquiet.

I'a mens de vido dins Auriho  
Quand lou printèms s'escarabiho  
Que i'a d'amour despoudera  
Au founs d'aquéu jardin barra.

Erian talamen liuen d'Auriho,  
Que dins l'enuei sèmpre soumiho,  
Erian tant proche tóuti dous  
Qu'aquéu moumen fuguè bèn dous.

Erian tout l'espàci d'Auriho  
'Mé l'autouno que desabiho  
Li bèu rousié, li vièis aubras,  
E l'auriéu presso dins mi bras...

Erian la souleso d'Auriho,  
Avian uno pleno gourbiho  
De roso, de fueio, de pan...  
... Gauche, ié beisère la man...

## III - POUEMO D'ESCRIVETO

### DINS LOU JARDIN DIS AIGO...

Dins lou jardin dis aigo ounte li riéu courriòu  
Jogon 'mé li draïòu,  
Ourfanello de maire, em' un paire de soungé,  
Foui de roso, — un vieiounge

Dins li roso, sèns vèire, au mitan di rousié,

L'aveni que fousié  
Pèr sa chato estounado, à l'espèro dounado,  
E douno abandounado.

Me soubro aquelo laisso, un jardin escoundu,  
L'aigo, li vièi coundu,  
E li roso e li roso e li roso e li roso,  
E l'eternita croso.

### **AI LI ROSO...**

Ai li roso, lou pan,  
Li mióugrano, li figo,  
Lou grand lié, lou vièi banc.  
Mai de res siéu l'amigo.

Ai un vaste mirau,  
Mounte me vese nuso;  
E contro lou vènt rau  
D'aubre mounte s'enfuso.

Ai l'orto e lis aubras,  
L'oustau e la terrasso;  
Mai tène dins mi bras  
Que lou tèms que m'estrasso.

Moun mèu de tout lou jour,  
Mai fort qu'un mèu d'abiho,  
Iéu lou garde toujour,  
Car i'a res que lou pihò;

Ai moun erbage amar,  
E moun parfum estrange,  
E la sau de la mar;  
Mai i'a res que me mange.

Siéu nuso que pèr iéu,  
Dins l'aigo o sus li bardo;  
Secrèto coume siéu,  
I'a res que me regardo.

Moun desir, de que sèr?  
Siéu qu'uno pauro fablo,  
Mai soulo que la serp,  
Mai vano que la sablo.

### **MOUN OUMBRO ME SEGUIS...**

Moun ombro me seguis e seguisse moun ombro,  
Segound lou tèms dóu jour o la draio qu'ai pres,  
O se tèn à moun las, — e moun desir se noumbro;  
I'a 'ntre moun ombro e iéu e i'aura jamai res.

Elo e iéu nous perdèn dins aquelo dis aubre,  
Ounte siéu la driado esvalido adeja,

Uno formo de fum, d'esperanço e de maubre,  
Que rên a retengu, que res a cousseja.

De-bado caminant e de-bado alentido,  
La niue m'adus rên mai que l'aubo e l'escabour;  
Moun alen s'es perdu dins l'auro e sa mentido,  
Mi pèd soun caressa rên que pèr li labour.

Aquelo terro roujo ounte moun pas s'aplanto,  
Aquelo font secrèto, aquéu maset desert,  
Lou parfum enganiéu de la pousso e di planto  
E lou resquihamen, dins l'erbo, d'uno serp,

'Mé l'estelan crudèu, tant aut sus la niue basso,  
Soun ma soulo coumpagno e moun bonur amar,  
Mentre que tout revèn emé lou tèm que passo,  
E que sèmpre Venus s'enauro de la mar.

### **DINS LOU JARDIN SE DESABIHO...**

Dins lou jardin se desabiho  
Sus lou bord dóu nais trelimant,  
Sènso pòu dóu jour, dis abiho,  
E de la glòri de si man;

Sus l'orle de l'aigo s'enauro  
Touto nuso, un moumen tant bèu  
Que i'a plus qu'un amour dins l'auro  
Embausado sus sa pèu;

Pièi davalò, e l'aigo la baiso  
Enjusqu'i secrèt de soun cors;  
Lou desir dóu mounde pantaiso  
Dins li branco de l'aubre tors;

Quand sort de l'aigo, acoumpagnado  
De tóuti li fremin, la car  
Mai secrèto d'èstre bagnado,  
Lou soulèu la béu d'un regard;

Repren sa camiso e sa raubo,  
Es plus qu'uno chato au jardin,  
— Uno divesso que nous raubo  
Soun nus e lou nus dóu destin.

### **SIÉU NUSO...**

Siéu nuso après lou ban sus lou caud d'uno lauso,  
Dins l'auro que m'eissugo e lou jour que me lauso;  
Mai siéu souleto enca dins lou tèm e li causo,  
Que vers iéu vèn jamai aquéu qu'atrovo e qu'auso;  
Siéu, maugrat lou desir que crèmo e noun se pauso,  
Qu'uno esclapo amoussado i cèndre d'uno bauso.

## UN JOUR DE LONG DESIR...

### I

Un jour de long desir siéu anado vers tu,  
A travès lou païs, pèr de camin perdu.  
Ajougniéu toun oustau emé la negro niue,  
E toun lume tranquile èro tout pèr mis iue.

La lambrusco d'autouno e la vitro, souleto,  
Separavon de tu ma raubo tremouletto;  
Mai sentiés meme pas ma presènci; ti libre  
Te fasien destaca de tout, seren e libre.

Regardave toun cors e toun front, e ti man  
Que poudrien cerca moun jougne trelimant;  
Regardave toun front, pèr saupre ti pensié,  
Que l'amour sèns pensado es fugènt e mansié.

Apiandère un moumen vers la porto barrado.  
Pièi m'entournère plan dins ma raubo sarrado,  
E l'aubo me trouvè, coume uno que rèn porto,  
Afrejoulido e lasso, au lindau de moun orto.

### II

Apielarai jamai sus toun espalo  
Ma tèsto clino e moun espèro palo  
D'agué tant espera;  
E, que toun cros avans lou miéu se duerbe,  
Faudra que t'acoumpagne e que recuerbe  
Moun regard e mi tra,

Pèr que res posque vèire sus ma caro  
L'amour secrèt que sabiés pas encaro,  
E que jamai saupras,  
Mentre que menaran toun dèu, lis autre,  
E que la mort souleto, dins soun pautre,  
Repauso entre ti bras.

## A TRAVES LOU VENT AISSE...

A travès lou vènt aisse, e la plueio, à travès  
Li relarg desoula dóu tèms e de l'espàci,  
M'acamine vers tu, sèns saupre se pos  
Me durbi toun oustau e ti bras e ta vido.  
Li fueio de l'autouno, e pancaro marfido,  
Envertouion ma raubo, en passant dins lou bos;  
La branco la mai nuso es un signe de gràci;  
Lou jour a pèr mirau que la fango e li tèts.

E mentre que m'envau e que counche mi pèd,  
Lou vènt, l'aigo, la niue, pèr escafa mi piado,  
Creisson; un fiò dins iéu embarro lou tremount,  
E ma raubo bagnado es frejo sus mi mèmbe.

Carreje moun desir que se mudo en remèmbre,  
Talamen l'ai pourta long-tèms, e que semound  
Un mescladis de roso e de man espeiado,  
Que lou tèms a serva, que la vido estripè.

Dins la plueio batudo à peno s'a lusi  
Lou rebat de toun lume au fenestrage trempe.  
Uno ombro dins la niue me barro toun lindau,  
E m'aplane davans li vitro que regolon.  
Lou bonur e li jour inutile degolon,  
E la plueio e lou vènt eternamen soun tau,  
Mentre que dins ti man te ressarres li tempe;  
E reparte souleto emé moun pas gausi.

### **SABE QUE MA PRESÈNCI...**

Sabe que ma presènci pòu èstre pseudo;  
Intrarei pas; restarei pas sus lou lindau  
Long-tèms; te leissarei emé tis abitudò,  
E revendrai, souleto e pauro à moun oustau.

Que fariés di regrèt coumoula sus ma caro,  
De moun amudimen, e de moun dire amar?  
Sariéu la mendicato, e li pèd nus encaro  
Sus lou camin estré, mentre que se fai tard.

M'envau sènso mai dire; atubaras toun lume.  
Oublidaras que siéu vengudo e qu'ai parti.  
S'es verai que l'oublit es lou mai long di flume,  
Me pourtara trop liuen, dins lou tèms enanti.

### **L'AMISTANÇO, BELÈU...**

L'amistanço, belèu, sarié lou grand soulas,  
Se noun i'avié lou fiò de la car sèmpe miejo,  
Cercant ço que ié manco e trevant de tout las  
Dins lou jardin secrèt, emé sa gorbo vuevo.

Ni lou front pensatiéu, ni la man famihiero,  
Sufison; mai li sen s'aubouron vers la niue;  
Lou regard vai plus liuen que li causo pariero,  
E la man anarié mai proumto que lis iue.

D'uni fes li semblanço assajon de s'uni,  
Pèr amoussa lou fiò que li crèmo de-bado;  
Ma sorre, ai refusa, souvènt, à l'embruni,  
Ta man caudo, subran sus moun pitre toumbado;

Ai garda ma souleso e t'ai leissa la tiéuno,  
E tóuti dos sabian ço que desfauto enca,  
Pèr aquéu long desir que sèmpe nous assiéuno  
Quand l'amistanço passo emé soun cors trenca.

## PÈR FARFANTELLO

Noun, sariéu pas anado emé tu dins li voto;  
T'auriéu menado, amigo, emé iéu dins l'oustau  
Qu'à l'adré lumenous de l'Aupiho s'acoto,  
Davans li ciprès negre e li roussour de Crau.

Aquelo que recampo, em' aquelo que guèiro,  
Se tènnon vers la taulo ounte la dourgo adus  
La frescour de la font e lou goust de la pèiro;  
La fenèstro badiero es un lampias de lus.

Sabe ço qu'ai cerca dins iéu, e dins l'enforo  
Quand me siéu avanquido ounte soulo se vai;  
Counèisse proun lou vuege e lou pes dis anforo,  
Emé sa macaduro à l'espalo; e l'espai

Que d'espèr nous aparò i jour païse de pauso;  
E ço que nous embulo i jour brulant, i niue.  
Que dounariés de mai que l'amarun di causo?  
Laisso-me regarda lou fube dins tis iue,

Ma sorre; laisso-me te dire ço que sabe;  
O te dire, pulèu, que toun saupre es lou miéu.  
Davans lis ouradou, li pausadou, derrabe  
Moun pas, despièi long-tèms. Esperave un roumiéu

Que vers iéu, emé tant de responso, venguèsse  
Qu'auriéu plus rên agu, belèu, à demanda;  
Que soun desir secrèt dins moun desir tenguèsse,  
A la calo di jour vers la Crau alanda;

Ensèn aurian mira la Crau e lis Aupiho;  
Tóuti li niue de l'an ensèn aurian jagu.  
Lou bonur, o ma sorre, es pas uno rapiho.  
Te dounarai au mens lou soungé qu'ai agu.

## SOMNUS ROSAE

Uno roso endourmido au soulèu de miejour,  
Quand la calour d'avoust estoufo li tourtouro,  
E lou bestiàri fèr, en cerco d'uno eissour,  
Marco sus lou sablas, que ges de vènt aflouro,  
Uno piado de fiò, qu'estouno pèr toujour.

S'entendié, vers li mas, un cant rau de galino,  
E lou brut di daioun dins li blad mié-plega,  
E lou bresihamen dóu canié que se clino,  
Subre l'uscle di bord dóu gaudre entre-seca,  
Dins l'espaimé dóu tèms que la lus embelino.

Uno roso endourmido au bèu rode de l'ort,  
Entre lou maubre rous e l'aigo d'esmerauda,  
Uno roso endourmido entre la pèiro e l'or,  
Uno roso, — rên mai que moun cors e ma faudo,  
E lou soulèu d'estiéu que me manjavo alor.

E dins aquelo som, dins aquelo inchaiènço,  
Dins lou relèime brèu, eternamen gagna,  
Dins aquelo nusour que de crento n'es sènso,  
Dins aquelo lusour ounte un cors s'es bagna,  
Lou soungé e lou desir e la longo neissènço.

Avans de m'endourmi dins l'erbo e lou soulèu,  
Aviéu segui lou vòu oudourous dis abiho,  
L'alo blanco que mouto e que s'amosso lèu;  
Aro, dins la flambour que crèmo e desabiho,  
Lou jour curbié ma som coume un grand mausoulèu.

S'entendié peralin uno serp dins la baucó,  
Cracineja 'u soulèu la terro dis ermas,  
Un barrulaire caudubre l'iero di cauco,  
La carello mau vouncho au vièi pous d'un vièi mas,  
Lou canié que bresihó e li galino raucó.

Uno rosó endourmido, e tout dins soun pantai,  
Aquéli brut, lou tèm, e li grand desiranço,  
Dins uno estranjo esquerlo un estrange matai,  
Uno eterno fugido, uno eterno atiranço,  
Un glàsi que toujours repico sus lou tai.

E li brut de la vido e de l'obro e di causó,  
Pèr bressa 'quelo rosó e souna coume un clar,  
Sus la som estounanto e sus li flour trop clausó,  
Sus l'oumbro trop espesso e sus lou jour trop clar,  
Sus la bèuta perdudo au caire d'uno lausó.

Quand me siéu revihado ai cerca sus moun sen  
Li man incouneigudo e que m'avien toucado,  
Uno frescour de plueio, uno sentour de fen,  
L'ardènci, l'abandoun de la rosó ajoucado;  
Ai pièi nousa ma raubo alentour de mi ren;

Ai replega ma raubo à la vau de moun jougne,  
Ai davala ma raubo en bas de mi geinoun,  
Ai vesti mi pèd nus, pèr que plus rèn li pougne,  
E dóu bonur secrèt ai garda que lou noum,  
E d'aigo soulamen siéu anado me vougne.

Mai pamens siéu estado uno rosó, e dourmiéu  
'Mé tóuti li pantai de la caud e de l'oumbro,  
Liuen de la soulitudo e di camin roumiéu,  
Dins la vido eternalo e dins l'orto souloumbro,  
Coumoulo de ti douno, abelano dóu miéu.

Mai aro siéu plus rèn qu'uno rosó ignourado,  
Uno rosó ignourènto en foro de sounja,  
Que lou grand pes dóu jour m'a fa, pèr uno ourado,  
Uno nòvio estounado, avéusado deja,  
D'un lié desporeigu paurement aubourado.

## *GLORIA ROSAE*

Vau estrecho escoundudo à l'adré di calanc,  
Deserto. Dins la moufo e vers la font perdudo,  
Roso, nèu souleiouso e fuiun abelan,  
Recate pèr l'aucèu dins la grand soulitudo;

Mistèri di pendis que toumbon à l'uba,  
Abounde de pantai que la rosò coungreio,  
Fiò de-longo secrèt e de-longo atuba  
Dins l'aigo que sourgènto e dins l'erbo que greio;

Tèndri colo bessouno à la rosò di vènt,  
Baumo emplido d'ecò, de mèu e d'amaresso,  
Enciso entre-duberto à la sabo que vèn  
D'un rampau trelimant dins l'aspro trevaresso.

De rode soun aqui, que se sèmbon, e fan  
Sa sentour, sa sabour, que lou jour amoulouno;  
Bevèndo de la set, manjamen de la fam,  
E repaus de l'idèio au mitan di coulouno;

Pèr lis iue, pèr li niue, trelus, esmarradou,  
E pèr tóuti li biais causo que s'encapiton,  
Triounfle di pèd nus sus lou caud terradou,  
Man que se pauson d'aise o que se precipiton.

Miracle sèmpre lèst, aubo, soulèu tremount,  
Long gisclè de miejour, camin de Coumpoustello,  
La d'oumbro e de lusour, e tout ço que semound  
La vido apariado au fremin dis estello;

Racinage enfounsa dins lou maubre e lou gres,  
Inferto di pensié, di long soungé e di formo,  
Douno que soun pèr dous, alargado pèr res,  
Viho d'esbléugimen, fisanço de la dormo.

Liandro que desfai sa garbo, e qu'es rèn mai  
Qu'uno garbo, uno cauco, un blad rous, uno lio,  
Pèr un soul meissounié que l'acabo jamai,  
Iero ount touto la niue lou jour d'avoust souleio;

Eissame, pougnesoun, flour de tóuti li flour,  
Relarg incouneigu dins un pichot espàci,  
'Mé la sau de la mar e la sereno amplour  
De la Crau, e la pas d'uno coumbo de gràci;

Dins la sentour di pin e dins l'ardènto lus,  
Escoundo, mountesoun, di calandro e di caio,  
Que dis enauramen e di blad sabon l'us,  
Memòri dóu bonur, amelo que se caio.

I raro dóu desir e dóu maje bonur,  
Grouïn nus e secrèt d'estràngi metaforo,  
Endraiado de lume e de fiò vers l'escur,  
Quand dins tout lou dedins mtrò tout lou deforo.

Glòri touto dins iéu e dins mi soungé van,  
Dins moun oustau, moun ort, ma vido e ma terrasso,

A tras lou jour que vèn e li niue que s'envan,  
Estènt que siéu souleto e moun unenco raço;

Glòri, miraiamen, mirage desenant,  
Mentre que lou tèms viro e qu'envèssò lis astre,  
E que l'auro m'adus, vers iéu en alenant,  
La paciènci de l'erbo e la mort di pinastre.

### ARO M'ENTOURNARAI...

Aro m'entournarai vers moun jardin d'Auriho,  
Aguènt proun counèigu de la terro e di gènt;  
Mi pèd, mi man, mis iue, ma bouco e mis auriho  
Soun las; plus ges de font m'atrivo d'un sorgènt.

Quand, pèr plus ié trepa, tournarai dins la draio,  
Quand pèr lou darrié cop tancarai lou pourtau,  
L'aura plus que lou nais estré, que me miraiò  
A travès li fuiun, e lou tèms inmourtau.

L'aura plus qu'un retour au mié di roso anciano,  
E dins lou jardin claus, plen d'imege perdu,  
Lou rire de Venus e l'escàfi de Diano,  
A travès l'ourguei van que li jour an adu;

Li libre sus li post, li roso dins li dourgo,  
Lou lié vaste e desert sout la nèu di linçòu,  
L'oustau qu'es rèn de mai qu'un recate de mourgo,  
Mi raubo amoulounado, e li bardo dóu sòu;

Lou grand mirau jala que m'aliuencho e que bado,  
E belèu moun enfanço au founs de soun counclas,  
Ma sagesso ignourènto e ma voio toumbado,  
E l'aigo de l'oustau sus mi pèd que soun las.

Pamens lou mounde es bèu, estrange e sènso terme,  
E i'avié li regard di passant rescountra;  
Mai i'avié ma souleso espesso, sus lou germe  
De tout l'estounamen que li rode m'an tra,

La manco de l'amour, e lou pes de l'absènci,  
E jamai sus mi pèd — que soun las —, ùni man,  
Jamai pèr ma pensado uno outro inteligènci  
E jamai à mi soungé un soungé s'adunant;

Au mié de tant de mounde, au mié de tant de rode,  
Jamai ges de desir à ma car acourda,  
De pèd nus 'mé li miéu dins li rómio e li code  
E sus l'orle di mar pèr d'escumo bourda;

Ges de man de fisanço e d'ardidesso caudo,  
Pèr marca lou camin, e cerca lou bonur  
I replé de moun jougne, i founsour de ma faudo,  
Dins l'aubergo d'asard o dins lou bos escur.

Que m'enchau lou païs e li causo tant bello?  
— Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

De-bado un vènt s'esmòu e la mar reboumbello,  
Lou cèu es un linçou sus ma vido expandi.

Ai vist uno capello estrecho e desoulado,  
'Mé sa campano mudo au cimèu dóu téulat;  
Jamai ges de roumiéu ié douno la voulado,  
E lou vènt dins li pin s'alasso de siéula.

Adouno, m'entourarai souleto vers moun orto,  
Grèvo dóu grand refus que la vido m'a fa,  
E mi pèd, que soun las, i bardo de la porto,  
Pèr lou soulèu d'ivèr saran plus rescaufa;

D'uno lano flourido acatant mis espalo,  
Un libre dins li man, la mort davans lis iue,  
Tranquilo esperarai, sout lis estello palo,  
La fin de moun espèro e ma radiero niue.

### VAU TOUMBA...

Vau tounba dins lou cros, touto nuso e souleto,  
Aguènt rèn couneigu de la fèsto dóu lié,  
E dins la chambro urouso e dins la niue vióuleto  
La sagesso que vèn de la grando foulié.

Aviéu rèn qu'uno vido e l'aurai pas viscudo,  
Moun amour es perdu pèr touto eternita.  
Jamai abandonado e pèr sèmpre vincudo,  
Moun jougne, es pèr lou tèms que l'ai mes e quita,

Uno frucho, uno nèu, que res toco e res manjo,  
Un amoulounamen de caresso, un espèr  
De causo devinado, incouneigudo, estranjo,  
Un desir escoundu que se crèmo e s'esperd,

Lou fiò de moun oustau, lou fum subre li téule,  
L'autourouso frejour de l'antique estelan,  
Uno abiho estraviado un long jour dins lou tréule,  
Sènso se descarga de soun mèu abelan.

Uno caminairis se reviro, mai palo,  
Se cresènt que quaucun l'a sounado; e i'a res;  
La lus emé lou vènt aflouron soun espalo  
E i'aduson la flour dóu vuege. Sus lou gres

Li vigno de l'ivèr soun de man estroupiado  
(Mai de man, à plen got, s'apoudèron dóu vin);  
Elo vers l'avalido esperlongo si piado,  
E saup que soun desir es de-bado divin,

Que i'a ges de recate e que rèn recoumenço,  
Que vai perdre soun amo e sa bouco e sis iue,  
D'agué manja souleto à la trop grando mènso,  
E souleto dourmi dins la tant longo niue.

## I'AVIÉ QUAUCUN QUE ME CERCAVO...

I'avié quaucun que me cercavo tras lou mounde,  
Que si desir s'endevenien emé li miéu,  
Dins lou meme trelus que fai que tout es mounde;  
M'aura jamai troubado, i raro de l'estiéu,

Nimai quouro l'autouno estouno li tourtouro  
O que l'ivèr escound li germe sout la nèu;  
Rèn que li fueio morto an flouri la tempouro,  
La nèu foundudo aura ges fa vèire d'anèu.

Li camin fan de-bado, à travès li terraire,  
E li draïou perdu dins la colo e li bos,  
De rescontre d'avé, de carreto e d'araire;  
Nous auran pas mena l'un vers l'autre. Se vos,

Ma raubo, t'estrassa dins lou vènt e li rómio,  
Ma nusour entrevisto es rên que pèr lou cèu,  
Li labour, lis aubras, l'escabot que remómio,  
E sèmpe la fugido liuencho dis aucèu.

E 'm' acò me vaqui vers li porto radiero,  
E quau saup moute siés, tu qu'as cerca tambèn?  
Sarai dins uno caisso e sus li dos cadiero,  
E de que soubrara, pèr res, d'aquéu grand bèn?

## IV - POUEMO DE JAUME E BÉUMOUNO VIVARÉS

### L'AUCEU MANJAIRE D'AMOURO...

L'aucèu manjaire d'amouro  
S'es perdu dins li roumias,  
L'enfant que s'estouno e plouro  
Cercò la draïo dóu mas.

I'a de flour que soun nouvello  
Despièi milo cop sèt an,  
De fournigo e de gavello,  
E de vido s'arrestant.

I'a lou soungé de l'eterné,  
Que li mort counèisson plus,  
I'a l'espàci sènso terme  
E lou caminaire clus.

## EN BRULANT LIS ERBO D'AUTOUNO...

En brulant lis erbo d'autouno,  
Dins lou vèspre que mouto plan,  
L'amour s'alentis e s'estouno,  
Aclin sus l'espalo de l'an.

La sabour dóu fum es dins l'aire,  
Mesclado i darrié fru tasta;  
Lou tèms que s'en vai coume un laire  
Sus li prado s'es arresta.

Entre li mountagno e lou Rose  
Lou tèms s'enanara deman;  
Acampo encaro aquelo nose,  
Uno memòri dins ta man.

## VAI-T'EN VÈIRE SE VÈN...

Vai-t'en vèire se vèn,  
Dins la lus e lou vènt,  
La chato incouneigudo;  
Vai-t'en vèire se vèn,  
O s'es despareigudo.

Belèu que t'adurra,  
Dins un rampau cura,  
Uno abiho escoundudo;  
Belèu que t'adurra  
Sa vido semoundudo.

Sara belèu rèn mai  
Qu'un eslùci de mai  
E troubado e perdudo;  
Sara belèu rèn mai  
Que cerco à la perdudo.

## M'ENSIGNES DE CAUSO SECRÈTO...

M'enseignes de causo secrèto,  
Vièio pamens mai que lis aubre;  
Ame ta modo de li saupre,  
Tant famihiero e tant escrèto.

Un jour m'as presso pèr la man  
È t'ai segui dins li draiòu;  
M'as menado, liuen de la pòu,  
Moute l'on arrivo en amant.

Desvestido de la vergougno  
Siéu mai nuso davans ta caro  
Que la clarour que rèn mascaro  
E qu'uno gau que jamai fougno.

Me parlon ta bouco, ti det,  
Tis iue, toun cors tendu vers iéu;  
E siéu un aubre de l'estiéu  
Qu'encastelles dins toun poudé.

Me dises, 'mé ta voues amigo,  
La fatorgo d'aquel aucèu  
Qu'à-n-éu soulet tèn tout lou cèu  
E que se nourris d'uno figo.

E m'as fa vèire l'alabreno  
Que dins la flamo se repais,  
E lou fèni que n'en renais,  
E lou fiò que jamai s'abeno.

M'as fa vèire l'ande dis aigo  
Que vènon di trau escoundu  
E la bouco i'a respoundu  
Pèr que la sèt devèngue paiso.

E la fatorgo de l'anèu  
Que d'ùni tant cercon de-bado,  
Quau dins lou fiò, quau dins la nèu;  
Pèr tu la cerco es acabado.

### **DISIÉS QUE LA SERENO...**

Disiés que la sereno  
Jamai poudié marca  
De piado sus l'areno.  
Te siés pas embarca.

Nòsti destin se crouson,  
E mi cambo pèr tu  
Se nouson, se desnouson:  
Ansin as rèn perdu.

Disiés que lis estello  
Soun encaro trop liuen  
De ço que t'encastello.  
As atuba toun lum.

Dins toun mas soulitàri  
Siéu vengudo viha;  
Lou lume met si flàri  
Sus lou bonur que i'a.

Disiés que ges de toumbo  
Gardarié tis estras;  
Quand ta forço retoumbo  
T'acates dins mi bras.

ELIO  
AQUELO QU'ELIO  
NOUN JAMAI TROUBE 'N-LIO,  
MAI QUE IEU SABE QUANTO,  
IE FISE AQUESTO CANTO.

S.-A. P.

I

*Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)*  
RACINE, Athalie, II, v.

Eliò, siés vengu, dóu tèms de ma jouvènço,  
Vers iéu, en carrejant lou soungé adoulenti,  
E, davans ta feblesso e ta cando esmouvènço,  
M'ère, alor, un moumen de despèr, alenti.

Tu, t'ères ajassa dins de limbo mai palo  
Que lis entre-lusour dis enfant déjà las,  
E iéu, en aflatant ma tèsto à toun espalo,  
Agani de lucha, m'ajassère à toun las.

(Noto: Eliò, en prouvençau coume en francés, deù se proununcia en tres silabo, la silabo tounico estènt la tresenco: E-LI-Ò.)

Mai acò fuguè rèn que pèr uno vesprado:  
La vido me sounavo, e l'amour, e l'afan;  
E despièi, pèr camin e pèr orto, uno astrado  
Me siéu facho, pariero à mi regard d'enfant.

E t'aviéu óublida, creaturo estravido,  
Nascudo que d'un noum qu'avié 'n autre inventa;  
Mai aniue, que me sabe au trecòu de ma vido,  
La tiéuno, davans iéu, tourno se presenta.

E te vole, d'aquel óublit, rèndre deliéure,  
E pantaia ta vido, antau qu'un creatour.  
Lou que te batejè noun avié proun pèr viéure,  
Mai fuguè, duramen, moun grand revelatour.

Belèu, un autre jour, dirai moun jouine mèstre  
(L'ai-ti pas déjà di, d'un pouèmo secrèt?)  
Pèr aro vole rèn que t'ajuda, pèr èstre  
Foro di vièii limbo e di pàuri regrèt.

Eliò, que farai de tu, que te despertes  
De mié-siècle de som, de silènci, d'óublit,  
E que, mau engaubia, t'auboures e te tuertes  
Dins l'escoumbre que fan tant de jour abouli?

## II

*Ah! réveille-toi  
Pour moi.*

LAMARTINE, Harmonies Poétiques et Religieuses: Le Grillon.

T'aviéu abandouna sus la gravo inchaïènto  
D'uno mar de desaire e de malancounié,  
Entre li tamarisso, e liuen de la pounènto  
Vido que me cercavo e deja m'ajougnié.

As dourmi d'uno som mai longo que li soungé,  
E te vaqui ninoi dins lou soude desvèi,  
E tant jouine davans moun trop sage vieiounge,  
Que t'espino e saup pas se siés coume te vèi.

Adounc, paure innocènt, te vaqui, siés ma predo.  
Sabe pancaro bèn ço que farai de tu;  
Mi man, pèr te touca, saran jalado e redo,  
Assajarai pamens, jouvènt incouneigu,

De te faire uno vido asatado à toun èime;  
Rebusa de mi cambo lasso, ai miés coumprés  
Qu'agues tant desira la pas e lou relèime  
E toun raive mourtau me desvèlo soun pres.

Mai la som es la mort; e se te destressounes  
Es pèr viéure. Farai pèr ta vido un destin  
Ounte mai siavamen te gardes e te dounes.  
De que i'a de mai nus qu'un long jour celestin?

Amaras. Res saupra li man de toun amanço,  
L'intrado dóu lindau, e la liuenchour dóu lié,  
E l'amagestramen dóu veri e di manso;  
Que i'a de mai secrèt qu'un amour famihié?

Lucharas; mai d'un biais fidèu e nouvelàri,  
Contro lou bèn facile e la marridarié;  
Ti rescontre, de fes, 'mé li mort e li glàri,  
Te faran vèire l'oumbro, e la glòri darrié.

## III

*Mais qui donc a jamais guéri de son enfance?*

Lucie DELARUE-MARDRUS

Me faudrié d'abord figura toun enfanço,  
Jouvenome nascu pèr la gràci d'un noum.  
Un pichot de tres an sus la draio s'enanço,  
E tasto, pensatiéu, l'amarun di fenoun.

Li colo e li ciprès te fan uno enviroouno.  
Pamens ta maire es morto e toun paire es perdu,  
Li vièi moble lusènt e que l'age chirouno  
Adornon toun oustau dins la coumbo escoundu.

Siés la fin de dos raço, e proun anequelido;

Lou sables pas; res te fai lume; siés soulet;  
As que lis aubre vist e lis erbo culido,  
E la proumiero estello au cresten di coulet.

La calour di sablas e la frescour di gaudre  
Aprenon i pèd nus li fablo de l'amour;  
Li rano dóu pesquié soun pèr sèmpe un assaupre,  
Li tremount un rebat d'eterno refflamour.

Ourfanèu, n'i'avié proun, pèr ta vido e ta glòri,  
De la bèuta dóu mounde à l'ourizount enclaus,  
Di rasin pendoulant i traveto de l'òrri,  
De l'escabot que passo, e dóu jardin reclaus,

E d'aquéu soungé escur que toun èime recampo,  
E t'èron, li sesoun, 'mé li raisso o la nèu,  
L'amelié que flouris, la vigno que despampo,  
De maire atenciounado autour de l'ourfanèu;

Te mancavo pamens lou paire ounte s'apielo  
La forço pensativo e l'aveni sadou.  
Que sabiés di chivau vers lou fres de la pielo,  
E di fedo paciènto i bord dóu ramadou?

#### IV

*Jeunes amours, si vite épanouies.*  
HUGO, Les Contemplations: Lise.

Un jour de toun enfanço, e vers la font, veguères  
Veni, entre dos femo, uno chatouno, que  
Pivelè toun regard; mai, crentous, te tenguères  
Liuen d'elo, fin qu'à tant — que lou tèms èro quet! —

Te sounèron li femo, e la chatouno bravo  
Te prenguè pèr la man. Ero Sant-Jan d'Estiéu;  
La colo sentié bon. L'enfant, adeja gravo,  
Fuguè coume uno fado — e qu'ères atentiéu!

Entre la font di bouis e lou baus de la colo  
Un larg e long bancou de roumanin, d'espi;  
Un tantost sènso fin, la famihiero escolo  
Di conte, d'un enfant pèr un enfant redi.

Lou tèms s'es aplanta, dins uno benuranço,  
Un soungé de lumiero adunado dins l'èr,  
La pervenco dóu cèu, la siavo asseguranço  
De l'aigo tout de long dóu gaudre; aquel espèr

Que saup rèn, dins la paiso e l'eterno tempouro,  
D'aièr, de vuei, e que meme óublido deman,  
Un silènci d'oulour, de glòri, de tourtouro,  
E dous enfant urous que se dounon la man.

Emé touto la terro, e la vido, e la gràci,  
A l'entour d'un bonur dins l'Aupiho garda,  
Dous enfant à despart dóu tèms e de l'espàci,  
E que l'astrado avuglo auso plus regarda.

Lou saupre di vièi conte es rèn mai qu'uno fablo  
Pèr lis èime nouvèu; e léuge soun li pas;  
Dins l'esperlougamen de l'ouero imparaulablo,  
Soun soulet. Jamai plus trevaran talo pas.

## V

*Leissas-me perdre pensatiéu.*

MISTRAL, Lis Isclo d'Or: Grevañço.

Aquéu jour sènso fin finiguè, sout lis astre,  
'Mé li mémi soumbrouer sus lou mas e la font,  
'Mé lou meme escabot menant lou meme pastre,  
'Mé lou cant di grihet qu'au celèstre respond.

De jour nouvèu, de niue, li lònqui pountannado  
Que soun rèn que li tros à peno duradis  
De l'enfañço, alentido e tant lèu enanado,  
En chancello à la bro d'infèr, de paradis.

Un tresor que s'esvarto i vau de la memòri,  
Fuguè lou jour, perdu dins l'amoulounamen  
Di jour, un rai vengu pèr uno asclo dins l'òrri,  
Que se cargo de frun, de niue, de firmamen.

L'enfañço fuguè plus que feblo adoulescènci,  
A travès lou campèstre e de long di camin;  
Adeja d'ùni causo èron plus qu'uno absènci,  
Contro lou muraias mourié lou jaussemin,

E di mióugrano, di ginjourlo, di caurello,  
Soubravo qu'un remèmbe i bouco e dins li man,  
A travès l'abitudine adeja; mens faurello  
Te semblavon li bèstio, e bèn mens trelimant

Lou fube dis estello en aut di niue masiero;  
Mens forto li chavano, e dins la caud d'estiéu  
Mens estouanato alor la cauco sus lis iero;  
Viraves en dedins ti regard pensatiéu.

Draio secrèto de l'enfañço à la jouinesso,  
Raro lógiero, lèu perdudo dins l'óublit;  
Remèmbe di ciprès, sentour de l'amaresso,  
Pèr afourti lou tèms sus l'eterne avali.

## VI

*Amave d'ama.*

SANT AGUSTIN, Counfessioun.

Lou naisse dóu desir dins lou desert dóu mounde;  
Souleso cercairis, que noun sabes e vos;  
Gaudre perdu, cava dins li roucas tant mounde,  
Asard di grano e di jardin pancaro fos.

Pancaro vuei, pancaro aniue, nimai pancaro  
Demán; quouro vendra lou vèspre de l'amour?  
Causo entrevisto, devinado, cors e caro;

Tremount sus lis espèro e vano refflamour.

Uno cabeladuro, un parfum, uno raubo,  
Un eslùci de car, un fremin, uno man,  
Lou pantai d'un pouèmo i frejoulun de l'aubo,  
Après la niuech urouso; après trop de deman.

Vendra belèu jamai la niue dis ouro bello?  
Deman, deman, deman; e viéure es desenant  
L'espèro d'uno niue proumiero, e dis estello  
En subre dóu bonur; e l'auro, en alenant,

Es lou boufe mescla di chato alangourido,  
Bagnado dins li font, dins li gourg e li nais;  
Es l'imaginacioun qu'es jamai abourrido  
E meme avans la voio es la vido que nais;

Coucha sus la muraio basso, emé la caro  
Virado vers la niue, que s'estello amoundaut,  
I long vèspre d'estiéu esperaves encaro;  
Intrado dins l'astrado, esbléugido au lindau.

Durbiras, bèn plus tard, de porto pestelado,  
Mai jamai, jamai plus, sus de lindau nouvèu,  
Veiras dins la founsour uno vido estelado,  
Coume aquelo qu'alor vesiés, trop sounjarèu.

## VII

*Li chato de quinge an*  
*Es lou fiò de Sant-Jan...*  
MISTRAL, Lis Oulivado.

La rebroundo coumenço emé la primo, e duro  
De l'ongui semanado, au soulèu coume au vènt;  
Apreniés lou travai, mai ta coumpreneduro  
Anavo gaire liuen; tras lis aubre mouvènt,

Vesiés rèn que la chato — avié 'n noum de vitòri —,  
Qu'acampavo la ramo en mouloun argentau,  
'Mé sa fourco de bos. Toun jouine languitòri  
Ero d'elo — uno bruno Tanagro —, qu'antau

Qu'uno alabreno usclado i flamo Sant-Janenco  
Que mountarien plus tard sus lou jour lou mai long,  
Vivourneto passavo, e pamens trop liuenchenco  
Pèr toun jouine desir, en quau jamai respond.

La miraves. Sabiés plus rèn d'aquelo ramo  
Amoulounado, ni di fedo au ramadou,  
Que belavon dins toun enfanço; ni di flamo  
Di balaus dins lou four, pèr lou pan; ni de tout

Lou trafé famihié di frégis óulivado,  
Li femo travessant l'Aupiho, pèr Toussant,  
E que soun, dins Charloun, bello sus la nevado.  
L'amour te tenié mai la tèsto que lou sang.

Aquelo chato esquiho à travès la rebroundo.  
Li retipe de la desiranço, quant soun?  
Lou rebroundaire vièi se trufavo à voues broundo,  
E l'autre tout lou jour cantavo de cansoun.

Pèr tu, dins li vergié, i'avié qu'uno Driado,  
Pas meme fugidisso — indiferènto. Pièi,  
Coume tant d'autro, aura, d'uno pauro endraiado,  
Camina vers un sort coumun, nèsci, tant vièi.

## VIII

*Aquelo fantaumeto...*

MISTRAL, Lis Oulivado.

Dins un autre terraire, ounte i'a que de vigno,  
De prat enclaus de sause, e de biòu dins li prat,  
Mudères toun desir. La Tanagro s'esbigno;  
Poudran saupre jamai, ti record avespra.

Mounte anè s'esvali soun triounfle de ramo,  
Dins queto vido que vau mens que lou noun-rèn,  
Se perd; un fiéu de mai dins l'estofo s'entramo;  
La raubo se desfai dins la plueio e lou vènt.

Mai t'amourousissiés di chato, tant nouvello;  
Lou gentun de sa caro e de soun cors, pèr tu  
N'i'avié proun. Sabiés pas, tu que l'amour pivello,  
Que l'amour a besoun, coume un enfant perdu,

Qu'un èime lou coumpregue e qu'uno voues ié parle.  
L'oustau se vuejo après s'èstre descadaula;  
E meme la vesion de Sant-Trefume, en Arle,  
Es qu'un mirage brèu dins lou desparaula.

T'enchautaves de rèn que de ta desiranço,  
De l'encaminamen di sounges vers la car;  
Mai sèmpre, maladré davans soun atiranço,  
Li chato que vesiés te tenien à l'escart.

Aquelo, dins ta cerco, Eliò, la segoundo,  
La retribères pièi, maridado, en un mas,  
Coumençaves alor d'agué l'amo fegoundo,  
Que fasès, jour ninoi, di causo qu'estremas?

Soun noum avié canta sus ti labro, e ta bouco  
D'elo avié couneigu que soun noum, e jalous  
Aviés escri contro elo un pouèmo. S'abouco  
La rancuro, au lindau dóu mas, dins lou tèms blous.

## IX

Au brande de ma tanto...  
D'àutri chato. Si noum soun perdu dins la vido.  
Ges avien devina ço que sariés deman,  
Pàuri tèsto, belour, creaturo estravido;  
Deguno te dounè soun regard o si man.

Deguno. Sabiés pas — belèu autramen qu'éli —,  
Ço que sariés deman. E troubaves en-liò  
La viòuleto o la roso o la pervenco o l'éli  
E, sèmpre amourousi, cercaves, Eliò.

Cercaves. Dins li viage e dins li jour de pauso,  
Amourousi, cercaves rèn qu'un long rebat  
Dis idèio d'amour que soubron dins li causo,  
E, cercant pèr cerca, cercaves sèns trouba.

Quéti libre tambèn, dins ta tèsto enmascado,  
Avien mes un amour de cristau e de lus?  
Mai toun amo, pamens, à toun cors estacado,  
Se viravo que mai vers l'amour simple e nus.

Uno vièio cansoun dis: — Intras dins lou brande,  
Fasès un tour, tres tour, embrassas vosto amour.  
Uno vièio cansoun, pas tant vièio que l'ande  
Que buto la lumiero à travès la flamour.

Autro vièio cansoun: — Au rode que m'encanto,  
Un bèl aucèu ié canto. Au rode que me plais  
Ié plantaren un mai, uno pibo. Aucèu, canto;  
Au rode que me plais ié plantaren un plai.

Li chato van e vènon, de long dis andano;  
Li jouvo emé si dourgo sorton dis oustau  
Vers lou fres de la font, e van, e vènon, vano;  
Lou vènt en se levant envolo si faudau.

## X

*Se moun amo es tristo...*  
Charloun RIEU.

Cerco que cercaras. Coume es longo l'espèro!  
Aquéli chato soun pèr d'autre, noun pèr tu;  
De-bado toun desir s'embrutis o s'esmérò.  
Siés enca l'ourfanèu ninoi, l'enfant perdu.

Coume siés las deja, dins lou bèu dis annado!  
Tout s'aliuencho, Eliò, rebuta, rebusa;  
Li chato que vesiés, mounte es que soun anado?  
E pancaro i crousiero as vougu t'engusa.

Dins li mas e li vilo, e tóuti despariero,  
Mai que fasièn pèr tu qu'un bèu soungé parié,  
S'escavarton. Quand vas pèr orto e pèr carriero,  
Veses rèn que souleso, e mudo trufarié.

La raubo que s'envolo au vènt que revouluno,  
Es qu'un lampias perdu vers lou vièi lavadou,  
Uno formo de nèblo, un grand rebat de luno;  
Lou pan de regardello a ges fa de sadou.

Tis ami te coumprendrien pas; l'un l'araire,  
E l'autre l'escabot, e tóuti sis amour.

Tu saras jamai pastre e siés pas labouraire,  
E tis amour s'envan à la tiero di jour.

E tis amour s'envan coume li flour d'amelo,  
Li nivo di jour clar e li raisso d'abriéu;  
E tis amour s'envan, que jamai rèn apielo,  
Pas meme de pèd nus que se bagnon au riéu,

Pas meme un brèu regard sus un jougne que bado,  
E qu'uno man despachativo barro lèu.  
E tis amour s'envan, que te venien de-bado,  
E tis amour s'envan dins l'oumbro e lou soulèu.

## XI

*Un mourimen de cor que m'emplis de vanello.*  
Pèire DEVOLUY, A Douço.

Li cèu ancian se soun passi coume de sedo,  
Lis orto, li plantado, an plus de flour. La nèu  
De l'an passa fuguè subran de fango fredo  
E pièi de terro, e res ié retrobo un anèu.

I'a plus d'enlusimen, de lus, de vano joio.  
O bressas-me d'un long soulòmi, bressas-me.  
La glòri d'èstre jouine es uno pauro gloio  
E, se siéu pas proun las, encaro alassas-me.

L'ilusioun e la farfantello, mis amigo,  
Que me vuejon lou trassegun d'eterno som;  
Leissas i messounié lou brasas dis espigo,  
E curbès-me de cèndre espesso, liuen di font.

Que la cansoun di font ajougne moun ausido  
Coume un mendre murmur de memòri que mor;  
E que li flour qu'an refusa d'èstre causido  
Viron coume de glàri i porto de la mort.

Li cèu ancian se soun passi, gràndi pervenco.  
Digués plus rèn, e bressa-me d'amudimen,  
Liuen di mirau trop founs e di lampo fervenco,  
Amansissès de som moun grèu atupimen.

Plus ges d'espèro, ni de saupre. Dins la fablo  
De l'oublit, dins lou toumple incouneigu. Li prat  
An plus de pibo ni de ciprès. Queto sablo  
A davala sus l'erbo e li bèn laboura?

O bressas-me d'un long soulòmi, languitòri  
De paiso fin. Alassas-me pèr lou repaus.  
I'ague plus rèn, i'ague plus res, dins moun istòri;  
Que tout ço qu'ai viscu fugue qu'un soungé faus.

## XII

*Anen, levas-vous lèu!*  
Nouvè de SABOLY.

— Anen, desperto-te, t'endormes pas encaro,  
Eliò. Siéu vengu pèr te dereviha.  
Secoutis la brumour, lavo ço que mascaro.  
I'a que de viéure pèr èstre meraviha.

Es antau qu'uno voues, à la fes broundo e manso,  
Crido, sono Eliò qu'anavo s'endourmi,  
Esparpaio li soungé, la pòu e li manso;  
Uno voues proufético e la voues d'un ami.

Eliò, que deja dins l'oumbro s'ajassavo,  
S'aubouro, e vèi subran uno estranjo lusour  
Que brulo lou noun-rèn ounte, las, assajavo  
De s'esquiha. Lou rode a perdu sa nusour;

Li pibo, li ciprès, lis erbo amistadouso,  
E li colo, que soun de pèiro e de bèuta,  
Tout revèn; li meissoun, li vendèmi moustouso,  
La calamo di champ, lou fube di ciéuta.

E pièi aquelo voues, aquéu bras, que l'ajudon.  
E coumpren, Eliò, qu'un pouèto futur  
E vièi, lou vèn tira d'aqui, pèr que se mudon  
Si pensié, si desir, pèr de cap-d'obro dur.

— Alin dins l'aveni i'a quaucun que me crido;  
Es lou meme, belèu, que m'a tira d'un noum;  
M'a leissa vanega sus de draio espaurido;  
Me sono mai; m'a fa, noun pode dire noun.

Es antau qu'Eliò s'aubouro e se retrobo,  
Que l'espàci, lou tèms, l'espèron tournamai,  
E que, l'eternita, lou tèms n'en fai la provo;  
Lou mounde, de prefa, se vai adourna mai.

## XIII

*Arles, où rien n'est vulgaire.*  
Maurice BARRES, Le Jardin de Bérénice.

Es pas la Crau, mounte lis escabot van batre,  
Lis Arenò, li gris e li rous Aliscamp  
De pibo e de toumbèu, e nimai lou vièi tiatre  
Di bessouno de maubre i long jour s'aliscant;

Es pas lou Rose, enca treboul de la Camargo,  
Ni li carriero caladado e lis oustau,  
Ni lis Aupiho ounte la mesuro s'alargo,  
Ni la glèiso roumano e li Sant dóu pourtau;

Es rèn d'acò, mai tout acò, quaucarèn d'aurre,  
Que nous pren en intrant dins si porto e nous tèn,  
Uno vilò barrado e que, pèr nous enclaure,  
Es uno eternita servado pèr lou tèms.

Es belèu uno enfanço óublidado, de quouro  
L'istòri coumençavo, e sèmpre desfasié  
Si maio, si cadeno, e viravo, enant-ouro,  
Sa caro nouvelàri à ço que l'entrasié,

Sènso pousqué jamai, tras li siècle, se jaire  
Dins sa terro reialo e souto un cèu pausa;  
Mai aro aquelo enfanço es un age sounjaire,  
Un silènci que saup umblamen se lausa.

Un laberinte long de lentour e de piado,  
E de glàri de glòri, e d'afan familihé,  
Uno nusour antico e de tèms abihado,  
Un entour de batèu, de clastro e de paié.

Un recate out l'amour pòu encaro s'escoundre,  
Uno isclo de soulas au mié di vai-e-vèn,  
Pèr que rènn s'esvaligue e que rènn se desoundre;  
Uno roso de pas sout la roso di vènt.

#### XIV

Cerco que cercaras.

Es aqui qu'Eliò, sauva de la vanello,  
Venguè pèr retrouba la chatouno d'un jour,  
La fado qu'enfadè soun enfanço ourganello,  
Sus lou bancou de roco, en subre de l'eissour.

Qu'es lou noum de si gènt, e soun oustau? Tout manco;  
E i'a res que ié posque ensigna. Sabié rènn  
Que soun noum, que soun age, e que sa raubo blanco.  
Mai furnè dins de vièi cartabèu, à-de-rèng.

Fin qu'au jour qu'atroubè soun noum e sa neissènço,  
Soun oustau e si gènt, marca dins li papié.  
Pièi cerquè pèr carriero, e proun tèms restè sènso  
La retrouba, graniho au mitan d'un grapié.

De mudamen, de jour, e de plueio, e de porto.  
Mounte es qu'avié passa la fado-enfant? Mounte es  
Aro, aquelo qu'avié, dins sa feblesso forto,  
Marca lou dur bancou de si pas sènso pes?

Dins l'amarun di bouis, l'oudour di ferigoulo,  
Es uno trèvo siavo, un long jour esbegu,  
En subre de la font que vers lou gaudre coulo,  
En foro de l'espàci e dóu tèms retengu.

Mai coume retrouba, dintre tant de muraio,  
A travès tant de jour, de vèspre e de matin,  
D'obro, d'evenimen, de trafé, de sarraio,  
L'enfant, la farfantello, aro femo? Un destin

Que dóu siéu tant de tèms e de pas desseparon?  
Eliò cerquè tant, tenènt e pacientous,  
Ajuda pèr li diéu perdu que nous aparon,  
Qu'un jour la retrouba — estouna, pièi crentous.

## XV

— Elle m'a été dérobée.

S'èro facho uno vido, un oustau, uno paiso  
Benuranço d'amour e de famiho. Aqui  
Un autre s'assetavo. Un bonur que se taiso,  
Un enfant que lalejo avans de s'avanqui.

Se rapelavo un pau, se rapelavo à peno,  
Aquéu long jour d'enfanço e de grand fadarié.  
Avié jamai tourna, tras lou tèms que s'abeno,  
Vers aquéu mas perdu, vers la font que darrié

Li vièis óume e dessout li bouis aveno encaro.  
Sa maire e soun amigo èron morto. Davans  
Eliò, lou parèu s'estouno un pau; la caro  
De l'enfant es lou lume ounte li soungé van

D'aquéli qu'an viscu dins la normo de viéure,  
E pèr quau lou bonur es jamai ourfanèu;  
Li matin soun countènt e li vèspre deliéure,  
E li flour de la vido un facile amanèu,

Tout es un ur, un ordre, uno simplò armouniò;  
Li moble soun lusènt, li libre soun causi,  
Lou travai es urous, e lou soungé soumiho,  
E sèmblo que tout duro e rènn pòu se gausi.

A peno se veirien li pèd nus de la fablo  
Sus aquéli mavoun, ni soun carage sour  
Au repaus di mirau, pas mai que sus la sablo,  
E sus l'aigo, la marco e lou rebat d'un jour

D'inchaiènço, de desiranço, un languitòri  
De causo incouneigudo, impoussiblo à sesi.  
Es aqui, Eliò, qu'auriés fa toun istòri  
De prefa voulountous e de siàvi lesi.

## XVI

*L'amistanço, belèu, sarié lou grand soulas.*  
ESCRIVÈTO.

Venié souvènt li vèire; èro uno repausolo,  
Pèr éu, un soungé van, malancouniéu e dous,  
Que lou gardo, lou brèssò, l'amaiso, l'assolo.  
Li vèi s'atetouni dins lou bonur, li dous;

E l'enfant, que secrèt meno sa lucho, es coume  
Ercule emé li serp que res vèi e qu'éu tèn;  
E dins aquel oustau, que de pas sèmblo coume,  
Un enfant adeja s'afourtis sus lou tèms.

Eliò sounjo. Es pas, belèu, d'uno autro meno,  
Mai soun astrado avié d'èstre facho autramen.  
E s'avisò, de cop, qu'un vièi regrèt lou meno,  
Qu'un desir sournaru lou tèn aro d'à-ment.

Davans aquelo pas que jamai tourno à rèire,  
A pòu de faire un jour un marrit remoulin;  
Uno envejo loun poun, e ié sèmblo de vèire  
Dins la chambro tranquilo un esperit malin:

Lou siéu. Pièi d'àutri jour ié revèn la vanello  
D'ounte lou despertè quet ajudaire amar?  
A pòu de s'arrampi tourna mai. De l'anello  
La barco, tout d'un cop, s'aliuencho, vers la mar.

Es plus lou tèms de faire alòngui, ni de roumpre  
Li vièi dougan de pèiro ounte soun lis oustau;  
Lou rampèu restountis tournamai, tras lou noumbre  
Di silènci, di manso, e di destin mourtau.

Alor, e sènso dire adiéu, dins uno angòni  
Mai que ié sèmblo uno resurreicioun, deja,  
Après un jour radié de gau (quant malancòni!)  
S'envai liuen d'éli, pèr tourna mai assaja.

## XVII

Arri, àrri, moun chivau!  
Vièio cansoun.

S'enanè. Mai mounte falié que s'enanèsse?  
Lou mounde es grand, lou mounde es pichot. Li camin  
An de roudan. E faudrié que s'esvanèsse  
Tout remèmbe? Lou mounde a de rode. Fremin

Di partènço, dins l'aubo afrejoulido e palo,  
Soungé dis arribado i lònguis escabour;  
E la roupo, que peso mens sus lis espalo  
Que lou noun-rèn, de cop; la terro di labour

Que s'arrapo à si pèd quand vòu coupa d'acourcho,  
E l'amoulounamen di fueio avans l'ivèr,  
Dins li séuvo, lis esplanado, ounte se coucho  
L'autouno, bello morto; amelié blanc, blad verd

Que tambèn, lou matin, es blanc de la plouvino,  
Bèn talamen qu'à la frejo innocènci retrai.  
Mounte s'envai, lou caminaire? Res devino;  
Eu-meme lou saup pas. Dins l'espàci se trai

A touto zuerto, à tout asard, sènso relèime;  
E de vilo, plus tard remembrado, saran,  
Dins li remòu prefouns de la vido e de l'èime,  
Qu'uno lèio, uno glèiso, un grand ome d'aram.

E d'oustau sus lou bord d'uno mar o d'un flume,  
De salo emé de gènt que vènon e s'envan,  
D'eslùci de soulèu e de rebat de lume,  
De sóurni recantoun e de rescontre van.

Fugido de davans li causo encadenado,  
E pòu de degaia li calamo que soun,  
— Mentre qu'Arle, abriga dins lou siau dis annado,  
Gardo dins un oustau l'amour e la resoun.

## XVIII

*La set que s'arnourro i valat  
Es pas toujours d'uno amo pauro.  
S.-A. P.*

Mai la souleso es grèvo e lou desir desboundo.  
Après li cambo lasso e li chambroun desert,  
Lis amour de crousiero e d'aubergo e d'androuno,  
Vers de fenèstro palo e sus de lié d'asard,

Uno ouro o dos, de fes uno pauro niuechado;  
Mai toujours, dins aquel escàmbi, èro abelan  
De tendresso, e de cop quauco pauro cardacho  
Ié countavo si peno em' un regrèt mai long.

Sabié proun que poudié, semblant douna, ié prene  
D'estràngi souveni, de bonur pensatiéu,  
Sèns lis esmòure mai que la mar sus l'areno  
Toujour lisco e que vèi s'enana li batèu;

Que d'ùni soubravon d'èu quauque remèmbre,  
— Languitòri lóugié dins sa vido de ploumb —,  
Poudrié belèu èstre un pau de soulas, sèmpre,  
Que lis empacharié d'èstre perdudo en plen.

Au rebous de Don Juan, que milo abandonado  
Sonon, de jour, de niue, meme au founs di couvènt,  
Leissavo en s'enanant ges de dòu ni de dano,  
Mai un estounamen assoulaire o sòuvert.

Eu, à defalimen d'uno soulo coumpagno  
Qu'emé éu s'agandirié jusco à la fin di jour,  
Soubravo quàuqui tros d'amour, pichoto espargno,  
Entre l'èime, lou cor, e la car, bèn rejoun.

Es antau, noun astra pèr uno outro chabènço,  
Que pousqué s'enana sènso trop se langui,  
E s'abali pèr l'obro, em' aquelo sapiènci  
Que béu un flot treboul, sus la ribo alounga.

## XIX

*... lou plus simple aprendis...*  
MISTRAL, Calendau, IV.

Soun obro, d'à-cha pau, dins éu s'amaduravo,  
Dins un èime que la vido apensamentis;  
E, tirant soun mestié d'aquéu tèms que duravo,  
Assajavo d'abord, coume fai l'aprendis;

Assajavo d'abord de dire, de miés dire,  
Car lou tout de la vido es de bèn l'espreni;  
Sènso èstre mèstre enca de soun secrèt aubire,  
Luchavo, mau segur, contro un vièi enemi:

Lou boudre di paraulo; e d'aise, d'aise, d'aise,  
— Mentre qu'à flour de bouco èro despachatiéu —,  
Dins li founsour ounte fau que deman se taise,

Se fasien li cristau, que l'oumbro tèn catiéu;

La simplesso di mot, li raport qu'an entre éli,  
Noun pas gausi, mai nòu, estouant e poutènt,  
Em' à vèspre fali lis oumbro de Vergéli  
Que s'alongon enca sus la plano e lou tèms;

Lou secrèt de Mistral, li vesiouun hugouliano,  
E lou cor sènso fin di cantaire que soun,  
Entre la retourico e lis arpo eouliano,  
La voues justo que dis li plang e li cansoun.

D'aise, d'aise — que l'art es long coume la vido —;  
La vido e l'expressioun soun rèn que lou meme art;  
Mai bastara qu'un jour uno chato ravidò  
Se cante la cansoun, nuso au bord de la mar.

En esperant d'avedre, un jour, pariero pago,  
Assajo, sèmpe assajo, e barrulaire astru,  
'Mé si pèd sènso entrample e si man sènso bago,  
S'envai pèr orto, e pren i baragno li fru.

## XX

*Vires acquirit eundo.*

VERGELI, Eneïdo, IV, 175.

Pèr vuei e pèr deman éu acampo de voio,  
Dins soun ande, pèr vuei, pèr deman, pèr l'ivèr;  
Soun estiéu, adeja, vers l'autouno e si joio  
Pensativo, se viro, e vers li vièi pin verd.

Sa dicho s'afourtis, sa voues se fai mai claro;  
Retrobo lou blad jouine e la plouvino enca;  
Sèmpe carrejo em' éu, coume sa divo laro,  
La tendresso, au fougau de soun cor mié-trenca.

Dins li causo que soun, se i'a de metaforo,  
S'adunon d'esperéli 'mé li causo. Rèn  
Que noun fugue simbèu. Lou tèms que fai deforo  
Es sèmpe bèu; i'a rèn que fugue indiferènt;

E lou grand manjamen que fan li creaturo,  
E l'erbo e li caiau maca souto li pas,  
E la font que s'aveno, e la font que s'aturo,  
Meme d'un grand malur fan uno grandò pas.

Es qu'un enlusimen pèr li soungé e li ciho;  
Mai qu'enchau? Se lou crid terrible d'un malan  
Mai que lou cant es bèu, lou cant es proufecio  
Belèu. Mai Eliò, que gagno soun balans,

Dis li causo que soun — res saup quau lis a facho? —  
E l'esglai que nous vèn dis abiho e di flour,  
Lou camin de la serp e de la pèiro tracho,  
E lou fube dis astre au mié de la toumplour,

Dis li causo que soun, e la vido vidanto,  
E tóuti li secrèt famihié mai prefouns,

L'obro que la memento fai, dins li milanto  
Jour que soun esvali mai que sèmpre refund.

## XXI

*Prends l'éloquence et tords-lui son cou.*  
VERLAINE, Art poétique.

Mot de tóuti li jour, paraulo quoutidiano,  
Entrevesioun, pamens, e clar enlusimen;  
Endemioun, trevant li séuvo, cerco Diano,  
Mai saup que la divesso es un apasimen;

Que lou clarun de luno, e sa nèu sus lis orto,  
E la plouvino de l'estelan dins lou cèu,  
E que li flour d'amelo, e la triho à la porto,  
E l'inchaiènço e la fugido dis aucèu,

Soun qu'un adunamen de vrai e d'image,  
Meme sus un ribas la bauco, li fenoun,  
La simplesso di causo estènt lou bonur maje,  
Un amour que s'apielo à l'espalo, i geinoun;

E que i'a que de saupre e de dire, tant d'aise  
Que l'auro de la coumbo e l'aigo de la font,  
Fugon pas treboulado, e que lou cant se taise  
Coume l'aigo e lou vènt quand lou repaus respond.

Que l'ague rèn de mai: la vido, si batudo;  
Paraulo sus li labro e soungé sus la bro,  
E la pensado, mai deliéuro e mens batudo  
Que l'abiho; un secrèt de cristau e de ro.

E que tóuti posquon coumprene, à soun aussado;  
L'un fague la cansoun siéuno, l'autre prenènt  
Un resson mai sutiéu, uno prouto uiaussado  
Qu'estrasso un grand lampias dóu trelus au pounènt.

Urous lou qu'encapito un refrin poupulàri  
Sènso rèn renoucia de soun gèni preclar,  
E que meno pamens uno tiero de glàri  
Vers li cimèu dóu tèms, sus d'estràngi relarg.

## XXII

Moun Diéu, fai-me sage.  
Preguiero de Salamoun e d'un pichot.  
Dins l'amaduramen de l'engèni, sagesso;  
Lis escàmbi se fan, de doulour e de pas;  
Musico dins li pin, soulòmi de souleso,  
Quand lou vènt sus la sablo escafavo li pas;

Dins lou poudé de la paraulo e dóu silènci  
Eliò desenant camino; i'a de jour  
Qu'adunon la lumiero emé l'inteligènci,  
E de tremount tant nus d'uno paiso roujour,

Qu'es rên mai que l'indignacioun que se desvêlo,  
Coume uno espelisoun de tranquilo bèta,  
Davans li causo basso e li paraulo fêlo,  
E souto un cêu tant fier plus rên pòu se viéuta.

Eliò sèmblo alor pourta sus sis espalo,  
S'adraitant vers la niue à travès l'escabour,  
Tau qu'un mage ufanous, uno raubo pourpalo,  
Que s'alongo à si pèd dins l'estras di labour.

Mai li moumen d'ourguei ié soun pas de durado;  
E s'amansis que mai à dicho que finis;  
De sa soubro de vido, un pau mai mesurado,  
Fai un reinage siau mounte plus rên fernis.

Es bon de s'assetta vers éu, davans la porto,  
Au relâmbi d'autouno, i jour de grâci, quand  
La vigno se despampo e que i'a plus dins l'orto  
Qu'uno erbo encaro verdo. E lou cor bategant

De la jouvènço escouto à miejo un avejaire.  
Lou Fèni, l'esparpai di cèndre au long Letiéu...  
Quand la rùssi finis soun prefa de manjaire,  
Es lou Fèni que vèn encarna Proumetiéu.

### XXIII

*Le plus beau de la gloire est son signe de tête.*  
Emmanuel LOCHAC, Monostiches.

Es antau qu'Eliò vèi s'acaba sa vido,  
Dins la sagesso qu'a pagado emé si jour,  
E que, sadou deja de glòri — pas marfido,  
Mai grèvo coume uno courouno —, vèi toujour

Lou tèms passa, lou maine liuenchen de l'enfanço,  
E lou coumençamen de tout ço qu'es esta,  
Davans la longo niue 'stelado que s'avanço,  
Sèns que ges de voulé posque un briéu l'arresta.

Qu'enchalon lis ounour que ié plovon arrage,  
E lis envejo basso e li pàuri prejit?  
De s'èstre fa soulet soun pres e soun parage,  
D'agué sourti de l'oumbro e de s'èstre esbléugi?

Assajo soulamen, bouscant dins sa memòri,  
De retrouba lou jour, entre li jour perdu,  
Que pèr lou proumié cop lou salut de la glòri,  
Amistous, mai à peno vist, trop escoundu,

Faguè passa l'espèr à tras la longo espèro,  
E qu'alor devinè que belèu, pèr deman...  
Que vau lou mai: la primo, o l'autouno prouspèro.  
La flour davans lis iue, la frucho dins li man?

Après tant de roudan e de camin de sablo,  
E de vano de fueio, en esperant la nèu,  
Après tant de partènço au recouide di fablo...  
Li disciple s'envan, que fuguèron manèu;

Fau qu'acò fugue antau, fau que crèisson. Vièi ome,  
Demouraras soulet dins l'autouno amudi;  
E mai d'un adeja, quouro fau que te nome,  
Aubouro lis espalo, e sabes ço qu'a di.

## XXIV

*Je défends qu'on ne rompe  
Le marbre, pour la pompe  
De vouloir mon tombeau  
Bâtir plus beau.*

RONSARD, De l'élection de son sépulcre.

Pièi un jour Eliò se diguè de revèire  
Aquèu bancou de colo ounte, quand èro enfant,  
Avié pouscu, tranquile, un long tantost se lèire  
'M' uno chatouno que l'avié pres pèr la man.

Lou mas èro afoudra, la coumbo èro perdudo,  
Plus res trevavo aqui. Dins li bouis, li bouissoun,  
La font fresco èro plus rèn qu'uno aigo entendudo,  
E lis óume èron vièi coume lis aubre soun

Just avans de mouri, après de pountannado  
De crèis, de grièu, de fueio e de fremin d'aucèu.  
La colo èro pariero, e pancaro abenado  
Lis ouro de Sant-Jan duravon dins lou cèu.

S'espacè dins li bouis e dins li ferigoulo,  
Dins lou mentastre, lis espi, li roumanin.  
Soun auriho ausié rèn de la voues; sa man soulo;  
Soun remèmbe fidèu sounjavo au biais menin.

E mentre que s'espaco antau, en soulitudo,  
Coume un glàri revèn vers soun proumié lindau,  
Uno roco, au cimèu de la colo, fendudo  
Pèr li plueio, un roucas pesant milo quintau,

Un blo dur, e carra, qu'eilamoundaut tresploumbo,  
Se destaco tout-d'uno e l'escracho d'un cop;  
En meme tèms sus éu cais la mort e la toumbo;  
I'agué rèn dins la vau qu'un brut e qu'un ecò;

Uno taco de sang, de car e de mesoulo,  
Invisiblo, e bèn lèu estequido. Rèn dis  
Qu'uno vido èro aqui. La roco sèmblo soulo,  
Dins lou rode óublida, dins lou tèms estadis.

## XXV

*La préhistoire  
Gémit dans le ravin.*

Emmanuel LOCHAC, Hier nous attend.

Antau, sènsou soufri, subran, sènsou rèn saupre,  
Eliò finiguè soun destin. Un retour

Vers un espai d'enfanço, e l'eterne ounte caupre  
La glòri d'uno vido e lou tèms d'un amour.

Res sachè mounte avié passa. I'a de mistèri  
Qu'estounon quàuqui jour, pièi res ié sounjo plus;  
E sènso mounumen dins ges de cementèri,  
Prendra sa repausolo, en jusco au troubar clus

Qu'après li cataclisme e lis apoucalùssi,  
Li barbario après li civilisacioun,  
Sus lis èime perdu, milenàri d'esclùssi,  
Devino coume pòu, paciènci vo passioun,

Un saberu que cavo e tiro un pau de pússo,  
Quàuquis os espouti, sout l'amoulounamen  
Di terro, di roucas, di carboun. L'oumbro es douço  
Tournamai. Li pensié, dins soun moulinamen,

Refan li mounde mort, sèn n'en saupre la glòri.  
Se fara vèire un jour, à d'estràngi felen,  
Dins quauque museon, coume dins un pilòri,  
De brigo d'Eliò, pas escrachado en plen.

Ero pamens qu'un noum, em' un boufe de vido.  
Mai de que soun de mai, dins la questioun sèn fin,  
Tant de vido e de mort, esglaiado e ravidò,  
E que podon jamai ajougne lou divin.

Lou divin es un soungé, un vuege languitòri;  
De-bado lou tèms brèu tèn li siècle d'à-ment;  
L'eternita d'aièr es qu'uno pre-istòri,  
Aquelò de deman un recoumençamen.

(Dóu 27-11-56 au 12-3-57.)

**© CIEL d'Oc – Abriéu 2007**